…OIST-MÉCHIN

L'UKRAINE



DES
ORIGINES
À
STALINE

…ITIONS ALBIN MICHEL

L’UKRAINE

BENOIST-MÉCHIN

L'UKRAINE

DES ORIGINES À STALINE



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, rue Huyghens,
PARIS


CARTE DE
L'UKRAINE
Echelle
0 100 200 300 400 500 K.
Limite historique de l'Ukraine
Frontières politiques actuelles
Anciennes frontières politiques
ALLEMAGNE
VARSOVIE
POLOGNE
GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
Krakau (Cracovie)
Brest-Litowsk
Chelm
Lemberg
Przemysl
Tarnopol
Uzhorod
Czernowitz
SLOVAQUIE
BUDAPEST
HONGRIE
ROUMANIE
Chisinau
Galatz
BUCAREST
BELGRADE
SERBIE
SOFIA
BULGARIE
Minsk
Niémen
Vistule
Pripet
Dnieper
Theiss
Danube
Dniester
Pruth
Don
Volga
U. R. S. S.
Tchernigov
Koursk
Voronej
KIEV
KHARKOV
Poltava
Peregonovka
Elisavetgrad
Ekaterinoslav
Rostov
ODESSA
MER D'AZOV
CRIMÉE
Krasnodar
MER NOIRE

NOTE LIMINAIRE

Le texte de ce petit volume a été écrit en mai 1939 (1).

Le relisant en juillet 1941, je ne trouve rien à y changer. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il n'était pas sans intérêt de le remettre sous les yeux des lecteurs, à un moment où les événements lui confèrent un renouveau d'actualité.

Et quels événements! Depuis que j'en achevais la rédaction, la guerre, ou plutôt une succession de guerres, a déferlé sur l'Europe. Un monde s'est écroulé. Un autre est en train de naître, dont on commence à distinguer les traits. Le grand rêve ukrainien, qui remplit quelques-unes des

(1) Il a paru pour la première fois dans *Le Document*, numéro de juin 1939.

pages les plus étonnantes de *Mein Kampf*, est en voie de se réaliser. Et cette Ukraine mystérieuse, existante et inexistante à la fois, aux limites insaisissables, que je représentais comme un fantôme attendant, à travers les siècles, qu'un homme d'Etat occidental rêvât de lui et vint l'étreindre pour lui permettre de revivre, est en train, une fois de plus, d'émerger à la réalité. Une fois de plus, la prodigieuse épopée de Charles XII et de Napoléon se renouvelle sous nos yeux. Mais cette fois-ci, l'étreinte semble devoir être décisive. D'ici peu, sans doute, le fantôme aura pris corps.

Etrange destin, quand on y songe, que celui de ce peuple ukrainien, à l'histoire chatoyante et bariolée, où se succèdent comme une série de tableaux contrastés, les bulbes dorés des églises de Kiew, les tentes de feutre des maréchaux mongols, les fortins des républiques cosaques, les palais de Potemkine et les usines géantes, surgies du cerveau fiévreux des ingénieurs soviétiques! Histoire intermittente et discontinue, où les époques de splendeur alternent avec les périodes de ruine et de carnage, où le galop de Mazeppa réveille, à

travers la steppe, l'écho des innombrables cavalcades qui l'ont sillonnée sans arrêt, depuis les escadrons tartares jusqu'aux cavaliers de Staline. Pays de guerriers et de poètes, de « hetmans » et de laboureurs, où la musique et l'héroïsme font partie du paysage au même titre que l'immensité de la terre et du ciel, pays de Stenka Razine et de Makhno et surtout, pays de l'admirable Gogol, le romancier des *Ames mortes*, qui nous a légué, sous ce titre, le portrait de quelques-unes des âmes les plus vivantes qui soient.

Certes, ce n'est pas en quelques pages que l'on peut évoquer toute l'histoire de ce « peuple, expulsé de l'histoire » par la convoitise de ses voisins, mais dont les vicissitudes innombrables n'ont ni altéré les traits, ni détendu la vigueur, ni tari l'espérance. Peuple fier et bon enfant, parce que toujours proche de la terre. Gai et rieur au milieu des pires tourmentes, qui tire du rythme des moissons au milieu desquelles il naît, grandit et meurt, une confiance inébranlable en sa puissance de résurrection.

Aussi, l'opuscule que j'offre aujourd'hui au

lecteur n'est-il que l'esquisse de l'histoire plus vaste que je projette d'écrire, lorsque des événements moins pressants m'en accorderont le loisir.



Histoire poétique par excellence, que celle de l'Ukraine, et qui offre tout ce qu'il faut pour séduire les imaginations romanesques (1). Histoire dramatique, aussi, par la longue succession de partages et de trahisons, de spoliations et de félonies, qui a fait un véritable martyre de l'existence de ses fils. Mais histoire singulièrement riche, également, en enseignements de toutes sortes et fort utile à méditer pour ceux qui s'intéressent à la politique française. Car on oublie trop que la France a eu longtemps une politique ukrainienne très hardie, et que les plus grands hommes d'Etat de chez nous ont eu des vues singulièrement justes sur ces régions.

(1) D'Agrippa d'Aubigné à Voltaire et de Byron à Mérimée, nombreux sont les auteurs français et étrangers qui se sont passionnés pour ce pays. Sans oublier que la littérature ukrainienne elle-même est d'une richesse insoupçonnée.

C'est sous la dynastie capétienne que se nouent les premiers liens entre la France et la Principauté de Kiew, par le mariage d'Henri Ier et d'Anne, fille de Jaroslaw Le Sage. Tour à tour, Mazarin, Vergennes, Choiseul, Hauterive, Antoine de Saint-Joseph et Talleyrand, s'intéressent à ce pays, et entretiennent des relations suivies avec les chefs ukrainiens, jusqu'au jour où la France, par son alliance avec les Tsars, puis ses accords avec les Soviets, perd de vue le problème et renonce à une de ses plus constantes traditions diplomatiques : maintenir la mer Noire ouverte aux flottes de commerce françaises et mettre à la disposition de la France les prodigieuses richesses de ce gigantesque grenier à blé.

On sait ce que nous a fait perdre notre sujétion à la politique anglaise. On sait moins ce que nous a coûté le mirage de l'alliance russe. Car plus d'une fois, depuis un siècle, les Ukrainiens se sont tournés vers nous pour implorer notre aide contre la tyrannie moscovite. La dernière de ces interventions ne remonte pas bien loin. En août 1939, désemparés par la signature du pacte germano-soviétique, des envoyés du Parti national

ukrainien vinrent me trouver pour me conjurer d'attirer l'attention du Gouvernement français sur l'occasion inespérée qui s'offrait à lui de renouer avec sa politique ukrainienne traditionnelle. Mais il était déjà trop tard. Quelques jours après, j'étais mobilisé, et dans l'impossibilité de transmettre ce message. D'ailleurs, l'eussé-je pu, que l'on ne m'aurait pas écouté. Car la France garde une singulière tendresse pour les pays qui la trahissent...

Mais voici qu'au cours de cette succession de guerres qui se déroule depuis deux ans, le seul conflit éclate enfin qui était, lui, inévitablement inscrit dans l'histoire : le conflit germano-russe, qui donne son sens et son contenu véritablement révolutionnaire au bouleversement actuel.

Voici, du même coup, que reparaît à l'horizon cette Ukraine tant convoitée, dont les récoltes, semblables à la Toison d'Or de Jason, resplendissent à travers un rideau de feu et de sang.

Et, cette fois-ci, ce qui fait trembler la steppe, ce n'est plus le piétinement serré des hordes mongoles, déferlant du fond de la plaine asiatique,

mais le grondement puissant des divisions blindées de la Wehrmacht, avant-coureuses de la grande croisade de l'Occident.

PARIS, JUILLET 1941.

I

DES ORIGINES A LA GUERRE MONDIALE

L'Ukraine, chimère ou réalité?

Qu'est au juste l'Ukraine, ce pays dont ni le nom, ni les frontières ne sont tracés sur les cartes d'Europe? Qu'est-ce que les Ukrainiens, dont certains voyageurs nous disent : « Plus nombreux que les Polonais, plus virils et plus cultivés que les Roumains, plus loyaux envers leurs aspirations nationales que les Tchèques eux-mêmes, ils forment la nation la plus romantique de l'Europe — la nation que personne ne connaît (1). »?

Demandons-le aux Russes — tzaristes ou staliniens — aux Polonais, aux Roumains, aux Hongrois. Ils nous répondront d'un ton passionné : « Attention! vous faites fausse route.

(1) Hessell TILTMAN. *Peasant Europe*, p. 192, 1934.

L'Ukraine n'existe pas. C'est une chimère de l'esprit, une fiction créée de toutes pièces par d'insidieuses propagandes... » Interrogeons des membres de l'émigration ukrainienne en France, en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis. Ils nous diront avec plus de passion encore : « Le martyre de l'Ukraine est un des crimes les plus monstrueux de l'histoire. Tant que l'Ukraine sera asservie, la paix ne sera qu'un leurre! »

Quel mystère se cache derrière les réponses contradictoires? L'histoire contemporaine nous a habitué à bien des drames. Ici, le drame se complique d'une énigme.

Car dans ce vieux château hanté et à demi ruiné du continent, où la conscience européenne erre, en proie à l'insomnie comme Hamlet sur la terrasse d'Elseneur, voici que surgit un spectre de plus, le *fantôme de l'Ukraine.* Chaque fois que l'Europe traverse une crise grave et que ses cadres se disloquent, ce « problème-témoin » apparaît à travers les fissures de l'édifice. Le voici, de nouveau qui s'approche, et tend vers nous ses bras décharnés. « Un sort cruel, dit-il, m'a refoulé vers cette zone intermédiaire qui n'est ni la vie ni la mort. Chargé de chaînes trop lourdes pour pouvoir les briser moi-même, j'attends de siècle en siècle qu'un homme d'Etat occidental rêve de moi, et vienne

me délivrer. Mais, entre le rêve qu'il caresse et ce fantôme que je suis, l'étreinte n'est ni assez longue ni assez vigoureuse, pour que je ressuscite. Bientôt le rêve s'écroule, dans le fracas des armes; l'édifice européen, un instant ébranlé, se consolide. Un voile de sang et de feu se referme sur moi et me dérobe aux yeux de l'Occident. Le silence se fait sur la steppe et je retourne parmi les ombres. Combien de temps encore me faudra-t-il attendre — attendre et espérer? »

Pour apporter ne fût-ce qu'un commencement de réponse aux questions pathétiques du fantôme, un seul moyen nous reste : interrogeons l'histoire de ce peuple expulsé de l'histoire.

La terre du blé, de la glace et du feu.

Bleu et or, telles sont les couleurs nationales de l'Ukraine : le bleu intense du ciel et des fleuves — le Don, le Dniepr, le Bug et le Dniestr — qui sillonnent de leurs cours majestueux cette plaine immense et monotone, ouverte à tous les vents, qui se déroule des confins de l'Oural aux contreforts des Carpathes; l'or, qui est la couleur de la plaine elle-même, lorsqu'elle se couvre en été d'une épaisse fourrure de céréales. Car la plaine ukrainienne est une des

plus fertiles du monde. Sa civilisation même est née de sa fécondité, puisqu'elle lui fut apportée de l'Iran, il y a plusieurs milliers d'années par des voyageurs qui y introduisirent en même temps les premiers grains de blé.

Mais à ces couleurs fondamentales, il faudrait en ajouter deux autres, qui ont joué dans son histoire un rôle non moins essentiel : le blanc des neiges qui la recouvrent, l'hiver, d'un vaste manteau glacé et qui furent, à travers les siècles, sa protection la plus efficace. Enfin, le rouge du feu auquel furent dédiées ses premières religions. N'est-ce pas dans cette région que les légendes antiques ont exilé Prométhée, crucifié au flanc du Caucase, pour avoir dérobé le feu du Ciel, malgré l'interdiction de Jupiter?

Sur cette plaine, qui s'étend entre l'Europe et l'Asie, déferlèrent, au cours des siècles, des peuplades les plus diverses : Iraniens, Scythes, Sarmates, Touraniens, Khazars, etc... Dès le Ve siècle avant J.-C. les Grecs y installèrent des comptoirs et des colonies : à Tyras, à Olbia, à Chersonnèse, à Penticapée.

Dès les temps les plus reculés, cette région — qui ne s'appelait pas encore l'Ukraine, car ce nom n'apparaît guère avant le XVIIe siècle de notre ère — servit de grenier au monde méditerranéen. A travers l'Hellespont, les lourds

vaisseaux chargés de blé venaient alimenter les marchés de Corinthe et d'Athènes. Si bien que les historiens récents émettent l'hypothèse suivante, pour expliquer les causes économiques de la guerre de Troie : les Troyens, établis sur les rives de l'Hellespont menaçaient d'affamer la Grèce, en arrêtant les convois de blé à destination de l'Attique. L'acharnement des Grecs à démanteler la cité rivale proviendrait de la nécessité de rétablir, à tout prix, ce que nous appelons, aujourd'hui, la « liberté des détroits ».

L'invasion des Varègues :
Rurik et la Russie de Kiew.

Rome succéda à la Grèce, et après le partage de l'Empire romain, la civilisation de Byzance rayonna sur ces contrées où venaient d'arriver de nouveaux peuples slaves. Puis, vers la fin du VIII[e] siècle, des conquérants descendus du nord-ouest s'emparèrent du pays situé entre le Dniester et la Dniepr. C'étaient les « *Konungs* » scandinaves, ou *Varègues* (du mot *Varingas*, qui veut dire soldats).

Leur chef, Rurik (*Roederich*, ou Rodrigue), s'installa en 862 à Novgorod. Son fils, Oleg, poursuivit sa marche vers la mer Noire accompagné de ses hommes d'armes, et s'empara de

Kiew, qui n'était encore qu'une grosse bourgade. Les nouveaux arrivants, frappés, dit-on, par la dextérité des rameurs qu'ils rencontrèrent sur les rivières, les appelèrent Rus (du mot scandinave *Rhos, Ruodsen*, qui veut dire *ramer*), et ce nom s'étendit bientôt à tous les habitants de la région.

Les descendants de Rurik — Igor, Swiatislaw, Wladimir Ier, Jaroslaw — prirent le titre de grands princes de Kiew, et portèrent le pays à un degré de civilisation raffinée. Alliés aux empereurs de Byzance, ils marièrent leurs filles aux plus grands souverains d'Europe : aux rois de Nordmark, de Pologne, de Suède, de Hongrie et même de France, car une fille de Jaroslaw, la princesse Anne, épousa en 1051 le roi Henri Ier.

Le règne de Wladimir II Monomaque, du nom de sa mère qui était une princesse de Byzance, et que les Ukrainiens appelaient Wolodimir le Saint, marqua l'apogée de la dynastie des Varègues. Sous son impulsion, Kiew devint une rivale de Constantinople. Par son faste et son opulence elle dépassait de loin toutes les cités de l'Europe occidentale, avec sa cathédrale dont les bulbes dorés scintillaient au soleil, et ses marchés bien achalandés qui faisaient l'admiration des voyageurs.

Après Wladimir II, dix-huit grands princes de

Kiew se partagèrent le pouvoir. Malheureusement, chaque changement de règne s'accompagna de guerres civiles. La puissance de Kiew déclinait visiblement. La ville n'était plus qu'un morceau de butin, à peine défendu contre un envahisseur éventuel. Mais les habitants, absorbés par les fêtes et les querelles intestines, ne se préoccupaient pas du danger.

Celui-ci n'allait pas tarder à fondre sur eux. Bientôt l'on vit s'allumer à l'horizon une multitude de feux d'épines et de bouse de vache. Des messagers, envoyés en reconnaissance, annoncèrent qu'en mettant l'oreille contre terre, ils avaient senti trembler la steppe et avaient perçu comme le grondement d'un ouragan lointain : c'étaient les sabots des nuées de cavaliers tartares lancés par Gengis-Khan à la conquête de l'Occident. L'invasion mongole était aux portes de l'Europe.

La Horde d'Or.

Une première vague de 25.000 cavaliers déferla sur la région, battit les Russes à Kalka (1224), et repartit au galop vers l'Asie. Mais ce n'était que l'avant-garde de l'armée mongole proprement dite. Celle-ci, forte d'environ 230.000 hommes, apparut onze ans plus tard,

sous le commandement de Batyi, petit-fils de Gengis-Khan, l'Empereur du genre humain.

Revêtus de lourdes plaques de fer percées de trous et attachées ensemble par des courroies, coiffés de casques de fer ou de cuir dur laqué, surmontés de crêtes en crin de cheval, les guerriers mongols étaient montés sur de petits chevaux asiatiques, dont le poitrail, le cou et les flancs étaient recouverts de cuir rouge et noir. Progressant avec la rapidité de l'ouragan, l'armée mongole s'avançait à travers la steppe en dévastant tout sur son passage. A sa tête se trouvaient les *noions*, ou chefs de division, les *orkhons*, ou commandants de corps d'armée, les *tarkhans*, ou maréchaux d'Empire, et les *orluks*, ou faucons, princes du sang impérial. Ils étaient commandés par Batyi, créateur et maître suprême de la Horde d'or. Sur son feutre blanc relevé, flottaient des plumes d'aigle; des bandes de drap rouge pendaient devant ses oreilles, comme les cornes d'une bête. Son manteau de zibeline noire aux longues manches était retenu par une ceinture faite de plaques d'or. Les officiers de la horde étaient vêtus de drap d'or et d'argent, couverts de manteaux de zibeline et enveloppés de peaux de loup gris-argent destinées à protéger leurs parures.

L'armée mongole était la plus meurtrière qu'on

eût connue par sa mobilité foudroyante, son esprit offensif et son mépris de la mort. La seule annonce de son approche suscitait une terreur indescriptible. Celle-ci faisait place à la panique, lorsqu'on voyait apparaître à l'horizon les étendards de la horde, portant, sur un fond de soie noire, des fémurs de mouton disposés en croix. Leur aspect était rendu plus hallucinant encore par des nuages de fumée s'échappant en tourbillons de pots à feu portés par des hommes en robes longues. Une musique stridente et monotone accompagnait la horde, faite par des musiciens soufflant dans des tibias de jument ou battant des cymbales de bronze.

L'armée tartare s'approcha en 1238 de la ville de Kiew. Les Mongols battirent les Russes à Sita, et pénétrèrent dans la capitale qui fut mise à sac et incendiée (1240). Les vieillards furent tués, les femmes violées, les enfants traqués et transpercés de flèches. Tout s'acheva dans la plus complète désolation, rendue plus horrible encore par la peste et la famine qui suivirent. Les miasmes dégagés par les corps en putréfaction étaient si épouvantables que les Mongols eux-mêmes évitèrent la ville qu'ils nommèrent désormais *Mou-baligh*, la « cité de la désolation ».

Domination lithuanienne et polonaise.

La conquête mongole signifia la fin de la Russie primitive, fondée par Rurik, Jaroslaw et Wladimir. Elle provoqua une immense brisure dans l'histoire de ces régions, une brisure que les siècles ne réparèrent jamais complètement. Refoulés par les envahisseurs asiatiques, les populations de la plaine se réfugièrent plus à l'ouest, cherchant une protection à l'abri des Carpathes. Lorsque le premier moment de panique fut passé, la vie se réorganisa autour de Lwow (Lemberg) dans la principauté de Halitsch-Volhynie (la Galicie actuelle).

La principauté de Halitsch réussit à conserver son indépendance pendant un siècle encore. Puis elle passa sous la suzeraineté du grand duc de Lithuanie, qui lui laissa une certaine autonomie. En 1340, l'état polonais grandissant s'empara de cette région et lui imposa sa tutelle. L'union de Lublin (1569) fit passer définitivement sous la domination polonaise le territoire lithuanien avec toutes ses dépendances. De ce fait, la grande Pologne s'étendit de la Baltique à la mer Noire, et de la Vistule au Dniepr, englobant Lwow et Kiew, dont les Mongols s'étaient retirés et qui fut reconstruite.

Cependant, cette période fut tragique pour les

habitants de cette région. En 1609, les bourgeois de Lwow publièrent une « lamentation » pour se plaindre de la cruauté de leurs nouveaux maîtres : « Opprimés nous sommes par le peuple polonais qui nous courbe sous son joug, y lit-on. On nous interdit tout métier et toute occupation qui puisse faire vivre un homme. »

Lorsque, après deux siècles et demi de domination incontestée, la puissance mongole s'effrita et reflua vers l'Orient, le vaste territoire situé entre les Carpathes et l'Oural avait subi de profondes modifications. Une nouvelle constellation politique était en train de s'y former.

A l'ouest, la Pologne s'étendait jusqu'au Dniepr. Au nord, un Etat nouveau prenait son essor : la Moscovie. Au sud s'étendait à perte de vue la grande steppe eurasiatique, dont la Pologne et la Russie allaient se disputer la souveraineté.

Les Républiques Cosaques.

Cependant cette steppe méridionale n'était pas vide. Lors de l'invasion mongole, une partie de la population s'était réfugiée en Galicie. L'autre avait résisté tant bien que mal aux envahisseurs. Paysans, pêcheurs et chasseurs s'étaient groupés spontanément pour défendre leurs foyers. Telle

fut, pense-t-on, l'origine des cosaques. Ceux-ci formaient au début du XVI[e] siècle de vastes groupements de caractère militaire, dénommés d'après la région qu'ils habitaient : cosaques Zaporogues — c'est-à-dire les cosaques vivant au delà des cataractes du Dniepr — cosaques du Don, cosaques du Boristhène, cosaques du Kouban de l'Oural, du Caucase, etc...

Dénommés, d'après le mot turc « Kassak » qui veut dire « bon soldat » ces cosaques formaient des groupements pittoresques, dont les exploits enchantaient l'imagination des contemporains. Ce n'était ni une race, ni une nation à proprement parler, mais un mélange hétéroclite de colons et de guerriers venus de tous les coins de l'horizon. Leur unité résidait avant tout dans leur discipline militaire. Sortes de républiques disséminées à travers la steppe, ils constituaient des *sotnias* ou centuries, commandées par des « anciens » et groupés en « régiments ». Ils avaient construit à travers la plaine un réseau de fortins dont le plus important, la *sitsch*, leur servait de centre administratif et de base d'opérations. Ils élisaient un chef suprême, nommé *hetman*, ou capitaine, auquel ils obéissaient en temps de paix comme en temps de guerre. Leur structure sociale très souple leur permettait de s'opposer aux vagues d'envahisseurs qui déferlaient

sans cesse de l'Orient : Turcs, Touraniens, Turkmènes, Khirgizes, etc., soit en leur opposant une digue infranchissable, soit en les absorbant et en les assimilant. Cavaliers émérites, endurcis par leurs luttes continuelles contre les Turcs et les Khans de Crimée, animés d'une passion farouche d'indépendance, c'étaient en outre d'excellents musiciens. Réunis le soir, autour des feux de camps, il faisaient retentir la steppe de ces chants nostalgiques qui, transmis d'âge en âge, sont parvenus jusqu'à nous.

Bohdan Khmelnitckij.

Au début du XVIe siècle, la menace polonaise sur l'Ukraine était infiniment plus grave que la menace moscovite. Les rois de Pologne occupaient la moitié occidentale du pays, et imposaient aux habitants une domination tyrannique.

Soudain, vers la fin de 1658, l'Europe apprit avec stupeur que toute l'armée polonaise avait été anéantie, son commandement en chef fait prisonnier et Varsovie menacée. Tous les cosaques de l'Ukraine s'étaient soulevés à l'appel de leur hetman Bohdan Khmelnitckij.

Guerrier valeureux, ayant appris à connaître l'Occident lorsqu'il combattait au siège de Dunkerque sous les drapeaux de Condé (1645),

Khmelnitckij était en outre un génie politique dont les idées étaient très en avance sur son temps. Le « Cromwell ukrainien », comme on l'appelait, rêvait de créer un Etat indépendant en fédérant toutes les Républiques cosaques. Entretenant des relations diplomatiques suivies avec la Suède, le Brandebourg, la Hollande, la Hanse et la Sublime Porte, il voulait réunir sous l'étendard bleu et jaune tous les territoires peuplés d'Ukrainiens, de la Vistule jusqu'au Don. Seule une indécision malencontreuse l'empêcha de prendre Varsovie. Mais bientôt, il s'aperçut que ses projets excédaient ses forces. Affaibli par la trahison de certains de ses partisans, il se vit contraint de signer un accord avec Moscou. Par le traité de Perejaslaw (1654), les Ukrainiens s'allièrent au tsar de Moscovie, qui s'engagea, en échange, à respecter leur autonomie, les droits des hetmans et les libertés cosaques. En outre, le tsar devait aider les Ukrainiens à achever de briser le joug polonais.

Cet acte devait être fatal à l'Ukraine, car la Russie ne tint aucune de ses promesses. La mort de Khmelnitckij, survenue en 1657, allait tout bouleverser. Le tsar en profita pour conclure la paix avec la Pologne. Par le traité d'Andrussowo (1667), l'Ukraine fut scindée en deux. La Pologne reçut toute la portion occidentale,

jusqu'au Dniepr. La rive gauche avec Kiew, échut à la Russie.

Révolté par cette félonie, l'hetman Doroschenko, successeur de Khmelnitckij, appela les Turcs à la rescousse, mais il fut vaincu. C'était l'effondrement total du rêve de Khmelnitckij. L'ère des répressions commençait.

Naissance de l'impérialisme russe.

Les premiers suzerains de la Moscovie n'avaient été que de simples vassaux des Mongols, percevant pour eux les impôts sur leurs terres et leur versait un tribut annuel. Ivan IV, le Terrible (1530-1584) avait été le premier à briser cette tutelle et à assumer le titre de tsar. Pour légitimer son ambition sur la plaine méridionale, il s'était proclamé le descendant de Rurik, marquant par là sa filiation avec la Russie de Kiew et, à travers elle, avec l'empire byzantin. Cette filiation offrait un double avantage pour la Moscovie, dont l'origine ne remontait pas au delà du XIIIe siècle : non seulement elle lui permettait de considérer les terres fertiles du sud comme son héritage naturel, mais elle lui conférait aussi des lettres de noblesse, en lui permettant de se prévaloir d'une civilisation raffinée, très antérieure à la sienne.

Les successeurs d'Ivan allèrent plus loin encore. Ils appelèrent leurs sujets de ce même nom de « Russes » qui avait appartenu jadis aux habitants de la principauté de Kiew. C'est alors que commença à apparaître le nom « d'Ukraine » pour désigner l'espace qui s'étendait au sud de la Moscovie, jusqu'à la mer Noire. Ukraine, en russe, veut dire, en effet, « les confins », — c'est-à-dire dans l'esprit des tsars, les terres situées « aux confins de la Grande Russie ».

Ainsi naquit la politique impérialiste russe, dont les traits dominants devaient être l'asservissement des peuples allogènes, la centralisation administrative et la « marche vers les mers » — mer Blanche, mer Baltique et mer Noire, en attendant d'accéder aux rivages du Pacifique.

Mazeppa.

Cette politique commença à se manifester sitôt après la conclusion du traité de Perejaslaw. Cet accord faisait de l'Ukraine l'alliée de Moscou, mais Moscou ne tarda pas à traiter l'Ukraine en sujette. Les libertés cosaques furent rognées, les droits des hetmans contestés, l'autonomie confisquée. L'Ukraine soupirait après sa délivrance, sans cependant pouvoir se délivrer

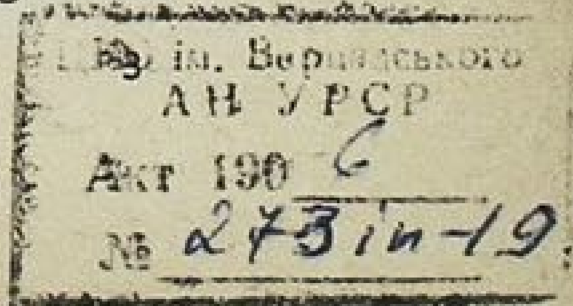
sans aide extérieure. Elle avait fait appel aux Russes pour chasser les Polonais. Qui l'aiderait à présent à expulser les Russes?

L'occasion tant attendue sembla se présenter lorsque Charles XII, roi de Suède, entra en conflit avec Pierre le Grand (1706). C'est alors qu'apparut en Ukraine un personnage étrange, qu'entoura bientôt une atmosphère de légende : Mazeppa.

Ancien vassal d'un seigneur polonais, ce dernier, pour se venger d'un affront le fit enchaîner, nu, sur un cheval sauvage. Le cheval, raconte l'histoire, le ramena sain et sauf en Ukraine, après une galopade effrénée, au cours de laquelle Mazeppa faillit être dévoré par les loups. Cette équipée enfiévra l'imagination des Ukrainiens, qui proclamèrent Mazeppa hetman, et virent en lui le libérateur envoyé par la Providence.

Mazeppa promit à Charles XII de se joindre à lui avec 60.000 cosaques, pour abattre Pierre le Grand et délivrer l'Ukraine.

Charles se mit en route en septembre 1707 à la tête d'une armée de 43.000 hommes. Mais Pierre le Grand veillait. Il laissa le roi de Suède s'enfoncer étourdiment dans la steppe pour opérer sa jonction avec Mazeppa. L'hiver vint. Eloignée de ses bases, harcelée par une guérilla



incessante, l'armée suédoise faillit succomber à la faim et au froid. « Les cavaliers n'avaient plus de bottes, écrit Voltaire; les fantassins étaient sans souliers et presque sans habits. Ils étaient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient; souvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jeter presque tous les canons dans les marais, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée, auparavant si florissante était réduite à 24.000 hommes prêts à mourir de faim. » Au printemps, Charles XII n'avait que 18.000 hommes, et ses effectifs fondaient de jour en jour.

Enfin Charles XII rencontra Mazeppa. Celui-ci n'était accompagné que de 4.000 cosaques, le reste de ses troupes ayant été décimé par des combats isolés. L'été vint. Ceux qui avaient échappé à la neige et aux glaces, faillirent succomber à la chaleur torride et à la soif. De toute évidence, l'expédition tournait au désastre.

C'est le moment que choisit Pierre le Grand pour fondre sur ses ennemis. Il attaqua les armées suédoises à Poltava et les anéantit presque complètement. Charles XII, grièvement blessé réussit à s'enfuir « dans une méchante calèche », accompagné par le major-général Hord, et se réfugia en Turquie. Après la « trahison » de Mazeppa, le poing de Pierre le Grand s'a-

battit plus lourdement encore sur l'Ukraine, qui vit disparaître à l'horizon tout espoir de liberté.

La grande Catherine et le Prince de Tauride.

Catherine II poursuivit et intensifia la politique de Pierre le Grand. Par l'ukase du 15 décembre 1763, l'impératrice imposa le servage à tous les paysans ukrainiens. L'année suivante, Catherine II supprima la fonction de hetman, qui n'était d'ailleurs plus qu'un titre honorifique. Puis elle décida d'en finir avec les libertés cosaques. En 1775, les Zaporogues furent massacrés, dispersés, et leur *sitch* rasée. Il en alla de même pour les cosaques du Don et du Kouban. Désormais les cosaques durent servir dans l'armée impériale, où l'on en forma des régiments de cavalerie commandés par des officiers grands-russes. A la place des anciennes républiques cosaques, l'Ukraine fut divisée en cinq provinces gouvernées par un fonctionnaire nommé par l'impératrice. Des anciennes libertés ukrainiennes, il ne subsistait plus rien.

Mais cette série de mesures provoqua un mécontentement croissant; une crise semblait imminente.

Celle-ci éclata le jour où un ancien cosaque

du Don, nommé Pougatchew, se révolta avec des bandes de partisans fanatiques, que vinrent grossir des milliers de paysans exaspérés. Bientôt toute la steppe fut en flammes, du Don à la Volga. Pougatchew mit le siège devant Orenburg, prit Kazan et fit mine de marcher sur Moscou.

Après une poursuite acharnée, les généraux de Catherine réussirent à vaincre les insurgés à Salnikov (1774). Pougatchew fut capturé, mis dans une cage de fer, et envoyé à Moscou où il fut décapité et écartelé.

La rébellion fut écrasée dans le feu et dans le sang.

La fin de l'insurrection, jointe à l'issue victorieuse de la campagne contre les Turcs, rehaussa aux yeux de Catherine, le prestige de son favori, Potemkine, qu'elle nomma prince de Tauride. Puis, pour montrer à l'Occident que la « pacification de l'Ukraine » était désormais chose faite, la Sémiramis du Nord, comme l'appelait Diderot, entreprit avec son amant un voyage triomphal dans les régions du Sud. « L'impératrice se rendit à Kiew et, traversant de là les cinq provinces de l'Ukraine récemment délimitées, poussa jusqu'à l'ancienne résidence des Khans de Crimée. Tout le voyage fut une continuelle féerie : arcs de triomphe, canonnades,

sonneries de cloches, illuminations, feux d'artifices, spectacles et banquets, bals et mascarades. Aux plaisirs s'entremêlaient les affaires sérieuses. C'est au milieu de ce fracas que l'impératrice fit ses confidences à Joseph II sur le partage éventuel de l'Europe, après celui de la Pologne dont le premier était déjà consommé (1772) et dont le second était déjà dans l'air » (Brian-Chaninov).

Les trois partages successifs de la Pologne consommèrent la disparition de l'Etat polonais, contre lesquels les Ukrainiens avaient combattu si longtemps. Mais les Ukrainiens ne profitèrent pas de la défaite de leur ennemi. L'Ukraine resta scindée en deux parties inégales. La Russie conserva toute la portion orientale, qui formait environ les trois quarts du pays. La Galicie, ou Ukraine occidentale qui était restée sous la domination polonaise depuis 1569, passa entre les mains de l'Autriche-Hongrie. Cette situation devait durer jusqu'en 1918.

La Napoléonide.

Une fois de plus l'Ukraine ne pouvait plus espérer de délivrance que de l'extérieur. Un homme d'Etat occidental rêverait-il de nouveau à elle, attirée par les richesses inouïes de ce véritable Paradis terrestre?

Tandis que les Ukrainiens asservis se posaient ces questions, l'Europe ne voyait pas sans appréhension grandir la puissance formidable du tsar. Longtemps, les hommes d'Etat français avaient eu l'ambition d'abattre ce colosse; or, cette opération ne pouvait se faire qu'en détachant l'Ukraine de Moscou et en ouvrant la mer Noire aux flottes de commerce françaises. Ce plan caressé par Vergennes et Choiseul, repris et amplifié par Hauterive et Antoine de Saint-Joseph, fut adopté par Napoléon, le jour où l'évolution de la situation européenne rendit inévitable un duel avec le tsar Alexandre. Refaire un Etat cosaque indépendant sous le nom de « Napoléonide », s'ouvrir une route vers les Indes à travers l'Ukraine et le Caucase, mettre à la disposition de la France, les énormes réserves de blé, de chevaux et d'hommes que contenait cette région aux espaces illimités, tels étaient les rêves tumultueux qui hantaient le vainqueur d'Austerlitz, lorsqu'il franchit le Niémen, le 25 juin 1812, à la tête d'une armée de 630.000 hommes.

Fidèles à leur tactique traditionnelle, les Russes laissèrent Napoléon s'enfoncer en Russie. Le 14 septembre, l'armée française, commandée par Murat, faisait son entrée à Moscou en flammes.

Arrivé là, Napoléon aurait dû mettre son projet audacieux à exécution, proclamer l'abolition du servage, et déchaîner la révolte des cosaques contre le tsar. Pourtant, il n'en fit rien. Craignit-il, au dernier moment, d'avoir été victime d'un mirage? Redouta-t-il que le sentiment national ukrainien ne fût pas assez fort pour triompher de ses adversaires?

« J'aurais pu soulever la plus grande partie de la population de la Russie en proclamant la liberté des serfs, dit-il le 21 décembre 1812 au Sénat français. Cela m'aurait amené bien des paysans. Mais quand j'ai eu sondé la sauvagerie de cette nombreuse classe de peuple russe, j'ai renoncé à accomplir un acte qui aurait eu pour conséquence la mort, dans d'épouvantables tortures, de nombreuses familles ». Et Joseph de Maistre, paraphrasant cette déclaration, devait ajouter, quelques années plus tard : « La liberté fera sur ces tempéraments l'effet d'un vin généreux sur un homme qui n'y est point habitué. Si quelque Pugatchew d'Université venait à se mettre à la tête d'un parti, si une fois le peuple était ébranlé, et commençait une révolution à l'européenne, je n'ai point d'expression pour vous dire ce qu'on pourrait craindre. »

Dès lors, la campagne de Russie était vouée à l'échec. Bientôt, ce fut la retraite, avec toutes ses horreurs. L'hiver vint avec ses bourrasques glacées et ses rafales de neige, reproduisant sur une plus vaste échelle les difficultés qu'avait déjà éprouvées Charles XII. Harcelées sans cesse par les troupes de Koutousoff, les armées de Napoléon refluèrent vers l'Occident, sans pouvoir s'arrêter ni se ravitailler en cours de route. Jusqu'à la Bérézina cette lugubre retraite se fit encore avec quelque ordre. Après la Bérézina, ce fut une déroute sans nom. La Grande Armée ne mit pas moins de cinq jours à quitter Moscou. Les troupes formaient une file de 25 à 30 lieues de longueur. La défaite prenait les proportions d'une catastrophe.

Impatient de gagner Paris, Napoléon partit le 5 décembre sur un traîneau, accompagné de Caulaincourt, et traversa toute l'Europe à bride abattue, « fugitif, survivant à son armée, à sa gloire, pour ainsi dire à sa puissance, et présentant sur sa route à ses gouverneurs et à ses alliés un espèce de fantôme qu'un souffle pouvait anéantir, mais dont le nom seul imprimait encore la terreur et le respect » (Thibaudeau).

L'hiver, le terrible hiver russe avait vaincu la plus belle armée du monde.

L'Ukraine au XIXe siècle.

A partir de ce moment, il devint clair que l'Ukraine ne recouvrirait son indépendance qu'à la faveur d'une guerre extérieure qui bouleverserait tout l'édifice européen, ou d'une révolution intérieure qui jetterait à bas le régime tzariste. Nul ne pensait qu'un siècle plus tard l'Europe connaîtrait ces deux conflagrations à la fois.

Poursuivant la politique de leurs prédécesseurs, Alexandre II, Nicolas Ier et Alexandre III renforcèrent les mesures de centralisation impériale. L'ukase de 1876 interdit la langue ukrainienne et frappa de sanctions sévères son usage et son enseignement. Le nom même d'Ukraine fut rayé du vocabulaire : il n'y eut plus que la « grande » et la « petite » Russie. Le mot d'ordre du cabinet de Pétersbourg fut le suivant : « Il n'y a jamais eu, il n'y a pas et il n'y aura jamais d'Ukraine ».

Le gouvernement autrichien, en revanche, pratiqua une politique plus libérale à l'égard des populations ukrainiennes de Galicie, non par sympathie pour elles, mais pour combattre la politique panslave du tsarisme. Une université autonome fut créée à Lwow où se groupèrent les esprits les plus éminents de l'émigration ukrainienne. Pour parer à cette action, le gouverne-

ment russe déclara que le nationalisme ukrainien n'était qu'une intrigue austro-allemande, montée de toutes pièces pour soutenir la propagande des empires centraux. Cette thèse très répandue en France par suite de l'Alliance russe a survécu à la guerre et nous a donné une perspective déformée du problème ukrainien.

Telle était la situation à l'avènement de Nicolas II (1894). De toutes parts s'amoncelaient les signes avant-coureurs de l'orage. La tension croissante en Europe, les attentats répétés des terroristes russes, tout indiquait l'imminence d'un bouleversement profond. A Saint-Pétersbourg, le dernier des Romanoff, à Berlin, le dernier des Hohenzollern avaient ceint leur couronne. A Vienne, l'avant-dernier des Habsbourg se survivait à lui-même derrière les murs de la Hofburg, et, dans les profondeurs invisibles du continent, grandissaient les inconnus qui allaient hériter de leur puissance. A Tiflis, un jeune ouvrier géorgien venait d'adhérer au groupement social-démocrate de Géorgie : c'était Staline. Dans une province d'Ukraine, près de Nicolaev, un adolescent attendait d'être exilé en Sibérie : c'était Trotzky. En Sibérie orientale, un déporté de vingt-neuf ans rédigeait une étude sur le Romantisme économique : c'était Lénine. Enfin, à Linz, en Autriche, un gamin turbulent, âgé

de onze ans suivait en rechignant les cours de l'école primaire : c'était Hitler.

Un acte de l'histoire du monde allait s'achever. Les protagonistes de l'acte suivant se préparaient déjà à entrer en scène. Il ne restait plus qu'à changer le décor du continent. Et ce changement de décor, c'était la guerre mondiale.

II

LA GUERRE ET LA RÉVOLUTION (1914 -- 1921)

L'effondrement de l'empire des Tsars.

1914, 1915, 1916 — L'Europe est plongée dans un cauchemar sanglant qui semble ne devoir jamais prendre fin. De la mer du Nord à la mer Noire ce n'est qu'une canonnade ininterrompue, dont le grondement se répercute au delà des océans. Les nations s'étreignent en un corps à corps titanique, cherchant à enfoncer à coups de bélier des fronts qui, sitôt rompus, se reforment un peu plus loin.

Vers le début de 1917, après plusieurs offensives victorieuses en Prusse orientale et en Galicie, la résistance des armées russes paraît fléchir. La désorganisation et le mécontentement croissent de jour en jour. Le grondement de l'âme populaire commence à recouvrir le grondement des canons. « Ne réveillez pas les tempêtes qui

sommeillent, s'était écrié jadis le poète Tioutchef, sous elle le chaos remue! » A présent la tempête est déchaînée et à la lueur des éclairs on voit poindre et grandir le visage de la révolution.

Celle-ci éclate à Pétrograd, le 23 février 1917. La foule déchaînée se rue sur la forteresse Pierre et Paul, occupe le central télégraphique et d'autres bâtiments gouvernementaux. La révolte prend bientôt l'ampleur d'un raz de marée. Débordé par les événements, le tsar Nicolas II abdique. Le cabinet impérial est remplacé par un gouvernement provisoire dont font partie le prince Lwow, Milioukov et Kerenski.

La proclamation de l'indépendance ukrainienne

Simultanément, on annonce la création à Kiew d'une « Rada » centrale, destinée à servir de Parlement au peuple ukrainien. Tout d'abord la Rada se contente d'une simple autonomie. Le lien fédératif avec la Russie ne sera pas brisé. Le 25 mai, une délégation est envoyée à Pétrograd pour y exposer les revendications des populations ukrainiennes; mais elle se heurte au refus absolu de Kerenski et rentre à Kiew sans avoir rien obtenu.

Cet échec suscite un vif mécontentement en

Ukraine. La situation se tend de plus en plus entre Kiew et Pétrograd. Kerensky qui veut poursuivre la guerre et qui craint que l'octroi de l'autonomie à l'Ukraine n'entraîne la rupture du front germano-russe — qui résiste encore — tergiverse et cherche à gagner du temps.

Le 10 juin, par un premier « Universal » — on appelait ainsi les anciens décrets des hetmans cosaques — la Rada proclame elle-même son autonomie et rejette la tutelle de Pétrograd. Cette fois-ci, Pétrograd est obligé de s'incliner, d'autant plus que la situation du gouvernement provisoire est de plus en plus précaire.

Le 15 octobre, la deuxième révolution éclate et Kerensky, balayé par le Soviet de Pétrograd, abandonne le gouvernement et s'enfuit à l'étranger. Les bolcheviks prennent le pouvoir : le règne de Lénine commence.

Du coup, le fossé s'élargit encore entre Kiew et Pétrograd. Le 7 novembre, la Rada proclame par un nouvel Universal la création de la république démocratique ukrainienne. Petlioura, un membre du parti socialiste, est chargé d'organiser la défense du pays. Cette décision équivaut en fait à une déclaration d'indépendance.

Le 20 novembre, notification de l'indépendance ukrainienne est faite à l'Angleterre et à la France, qui s'empressent de reconnaître le

nouvel Etat et y envoient des représentants officiels : le général Tabouis, pour la France, et Mr. Piston Bagge, pour l'Angleterre. Les Alliés espèrent en effet se servir de l'Ukraine comme d'une base d'opérations, pour lutter à la fois contre les Empires centraux et les bolcheviks qui ont entamé depuis peu des négociations de paix avec l'état-major allemand. Le gouvernement bolchevik répond à cette initiative par un ultimatum, déclare la Rada hors la loi, et installe à Kharkow un « gouvernement de la République soviétique socialiste ukrainienne ». Désormais la guerre est déclarée entre Kiew et Moscou.

Le 22 janvier 1918, par le IVe Universal, l'Ukraine proclame son indépendance complète. Sans perdre un instant, les forces rouges, commandées par Mouravief, prennent l'offensive et marchent sur Kiew.

Sous l'impulsion de Petlioura, la résistance s'organise en hâte dans la capitale ukrainienne. Malheureusement, les vivres sont rares, les munitions insuffisante. « Nous n'avions, écrit A. Schoulguine qui fut ministre à cette époque, ni finances, ni appareil administratif, ni armée véritablement organisée. Tout se faisait en hâte et sans ordre sous la pression des événements... L'Ukraine flambait d'un bout à l'autre. Les hordes rouges arrivaient du nord en masse. Vers

le 25 janvier, Kiew était menacée... Il fallait avant tout sauver son honneur, dût-il en coûter jusqu'à la dernière goutte de sang. Hélas, les troupes de Mouravief, infiniment plus nombreuses, avançaient malgré tout. Elles furent bientôt à 100 kilomètres de Kiew, puis à 50, puis aux portes de la ville. La bataille de Krouty était perdue ».

Pendant douze jours, la ville subit le bombardement des assaillants. Sous les rafales d'obus, le président de la Rada réussit à faire voter en toute hâte une constitution ukrainienne. Mais le lendemain, 9 février, les troupes rouges entrent à Kiew. Tout espoir de maintenir un Etat indépendant semble désormais perdu. Alors, comme si souvent dans son histoire, l'Ukraine fait appel à une aide étrangère. Les délégués de l'Entente cherchent à s'y opposer. Mais les événements sont les plus forts. Le général Tabouis et la délégation britannique quittent l'Ukraine. Le même jour, le traité de Brest-Litowsk est signé entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne. Le gouvernement ukrainien s'enfuit à Jitomir non sans avoir adressé un message aux armées austro-allemandes, leur demandant d'occuper le pays pour en chasser les Bolcheviks.

Le traité de Brest-Litowsk et l'occupation allemande.

Amorcées dès l'automne de 1917, suspendues puis reprises en janvier 1918, entre Trotski et le grand état-major allemand, les négociations de Brest-Litowsk marquent la fin de la guerre russo-allemande. Par ce traité draconien, la Russie renonce à la Pologne, à la Lithuanie, à l'Esthonie, à la Lettonie et à l'Ukraine. Elle se trouve chassée de la Baltique et de la mer Noire. Toute l'œuvre de Pierre le Grand et de Catherine II est anéantie.

Pour les Empires centraux, le traité est un succès considérable : il ouvre aux cent cinquante millions d'habitants de l'Europe centrale, affamés par le blocus des Alliés, les prodigieuses réserves de blé du grenier ukrainien, ainsi que le coton, le manganèse et le pétrole du Caucase. Enfin, il permet à Ludendorff de dégarnir le front oriental et de concentrer toutes ses forces sur le front d'occident, où il s'apprête à porter le coup de bélier décisif. Quant à l'Ukraine, elle est reconnue Etat indépendant par l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie.

Le 28 mars 1918, les divisions austro-allemandes se mettent en marche vers l'Est, en suivant les lignes de chemin de fer. Le 4 avril la Crimée est occupée en totalité. Les troupes alle-

mandes chassent devant elles les formations soviétiques, mais leur avance est ralentie par l'opposition des groupements de paysans ukrainiens, travaillés en sous-main par des agitateurs anarchistes. Le 5 mai, les cosaques du Don font à leur tour appel à la protection allemande. Mais le général Hoffmann qui dirige les opérations, s'y refuse, craignant que l'affaire ne prenne trop d'extension. « Il fallait bien, écrit-il mettre un terme à notre avance. »

L'hetman Skoropadski.

Entre temps, la Rada est rentrée à Kiew, où elle a ratifié le traité de Brest-Litowsk (23 avril). Mais les autorités allemandes, ne la trouvant pas assez docile à leurs suggestions, et n'ayant plus besoin d'elle, la dissolvent. A sa place, ils créent une République nationale ukrainienne, à la tête de laquelle ils hissent un certain Skoropadski, qui prend le titre d'hetman. L'Ukraine devient un protectorat militaire allemand.

Aux termes du traité, l'Ukraine doit fournir aux empires centraux 1 million de tonnes de céréales. Cependant, les paysans refusent de livrer leurs réserves. Il faut avoir recours aux réquisitions à main armée. Même celles-ci donnent des résultats décevants. Il faudrait augmenter les effectifs du corps d'occupation, qui s'élèvent à

300.000 hommes, ce qui est impossible, toutes les forces allemandes étant concentrées sur le front occidental.

Dès le mois de juin, une effervescence insolite se manifeste sur plusieurs points du territoire. Une explosion détruit l'arsenal de Kiew. Le 30 juillet, le maréchal von Eichhorn qui commande les troupes allemandes est assassiné par le socialiste révolutionnaire Donskoj. La situation devient de plus en plus difficile. Vers la mi-août, on commence à entrevoir la banqueroute de l'expédition.

La débâcle et le reflux des armées allemandes de l'Est.

Vers le 15 septembre, l'armée bulgare est vaincue par le maréchal Franchey-d'Esperey. Les arrières de l'occupation sont menacés. La propagande bolchevique s'intensifie parmi les troupes allemandes. La discipline se relâche. Les unités autrichiennes de la garnison d'Odessa se mutinent. Le 21 octobre, la Turquie signe une paix séparée, permettant à l'Entente de prendre pied dans la mer Noire. Quelques jours plus tard, l'Autriche en fait de même. Sur le front ouest, la retraite allemande est amorcée sur toute la ligne. Le 9 novembre, des émeutes éclatent à Kiel, à Wilhelmshaven, à Hambourg. La révo-

lution gronde à Berlin, à Munich, à Vienne, à Budapest. Le 11 novembre, l'Allemagne dépose les armes. Le même jour, le commandant en chef allemand du front Est donne l'ordre d'évacuer l'Ukraine.

Ne pouvant passer par la Roumanie, qui s'est jointe aux Alliés, ni par la Pologne qu'occupent les légionnaires de Pilsudski, les divisions allemandes doivent faire un détour immense vers le nord et regagner leur pays par la Courlande et la Lithuanie.

Pour la troisième fois dans l'histoire, après Charles XII et Napoléon, on voit une armée d'invasion refluer vers l'Ouest, au cœur de l'hiver. Au début de janvier 1919, le gros des troupes allemandes a évacué la Crimée et la Tauride Mais la retraite est ralentie par les difficultés de transport. Les routes sont à peu près impraticables, les chemins de fer complètement désorganisés. Les soldats de la garnison de Kharkow fraternisent avec les révolutionnaires et désarment leurs officiers. Désespéré, le général allemand qui commande la place veut se mettre en marche à travers la steppe, pour regagner l'Allemagne à pied, au milieu d'une tempête de neige...

Les troupes n'ont plus de souliers, plus de capotes, plus de munitions. Attaquées par les formations bolcheviques qui s'enhardissent de

plus en plus, et par des groupes de paysans qui les assaillent à coups de fourche, elles poursuivent, jour après jour, leur marche interminable. Vers la fin février, les derniers contingents allemands ont évacué la Russie.

Le règne du chaos.

Après le départ des troupes allemandes, l'Ukraine se trouve être de nouveau une arène ouverte à toutes les forces qui se disputent cette région du continent. Pendant deux années tragiques, toute la région comprise entre la Vistule et le Caucase va être un unique brasier. Le tonnerre des arsenaux qui sautent, le crépitement des mitrailleuses, la rafale des pelotons d'exécution, les râles et les cris de torture des populations massacrées, vont s'élever sur le ciel, portés par les lourdes volutes de fumée des villes incendiées.

Et dans ce décor d'enfer, qui défie toute description, cinq armées différentes, venues de tous les coins de l'horizon, vont passer et repasser « comme une râpe » sur le corps sanglant de l'Ukraine : armée polonaise de Pilsudski, armée ukrainienne de Petlioura, armée blanche de Denikine et de Wrangel, armée noire des paysans anarchistes de Makhno, et enfin les armées rouges de Staline et de Budienny.

Dès le départ des troupes allemandes, Skoropadsky s'est enfui à Vienne, puis à Berlin. Quelques jours plus tard, la Rada rentre à Kiew et nomme un Directoire exécutif. La défense nationale est confiée à Petlioura.

En novembre 1918, les Ukrainiens de Galicie ont proclamé la République occidentale de l'Ukraine, avec capitale à Lwow. Le 22 janvier 1919, la Rada de Kiew ratifie l'union des deux républiques ukrainiennes : l'occidentale (ancienne Ukraine autrichienne) et l'orientale (ancienne Ukraine russe). Mais ni les Polonais, ni les Russes ne l'entendent ainsi. Sans perdre un jour, les rouges déclanchent une deuxième offensive sur Kiew. Comme au début de 1918, les Ukrainiens ne sont pas de taille à résister. Le 5 février 1919, les régiments soviétiques s'emparent de la ville. Une deuxième fois, le Directoire s'enfuit et cherche un refuge dans l'ouest du pays.

La guerre polono-ukrainienne en Galicie.

De son côté l'Etat polonais réclame la Galicie — l'ancienne principauté de Halytsch — sous prétexte qu'elle a fait partie de la Pologne de 1559 jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Les légions polonaises se précipitent sur Lwow et en chassent le gouvernement de l'Ukraine occidentale.

Les Ukrainiens ripostent par une violente contre-offensive. Inquiets des suites que peut comporter ce conflit, les Alliés interviennent à plusieurs reprises (mission Barthélemy, mission Noulens) et cherchent à imposer un armistice aux deux parties en présence. Mais les Polonais, sans respecter les clauses de la suspension d'armes, profitent du trouble de la situation pour franchir le Dniestr (16 mai 1919). Le Conseil suprême, qui siège à Paris, adresse des représentations énergiques à Pilsudski qui y répond avec un laconisme méprisant. Finalement, sous l'influence de Paderewsky, les Alliés prennent fait et cause pour la Pologne et l'autorisent à occuper la Galicie, tout entière, sous réserve que son statut sera fixé ultérieurement. Aussitôt les légions de Pilsudski, grossies par les contingents du général Haller qui viennent d'arriver en France, intensifient leur offensive. « Doués de toutes les ressources techniques de la guerre moderne, elles écrasent l'armée ukrainienne qui manquait à la fois d'artillerie et de munitions » (Borschak). Harcelée par des forces très supérieures en nombre, l'armée galicienne est refoulée en Ukraine orientale, où Petlioura continue, tant bien que mal, à tenir tête aux rouges. Cette retraite marque la fin des opérations en Galicie (16 juillet 1919).

Reprise de Kiew par Petlioura.

Prise entre le marteau et l'enclume, l'Ukraine nationale — ou du moins le peu qui en reste — va-t-elle être écrasée entre les légions polonaises et les régiments soviétiques? Pas encore.

Dans un sursaut héroïque, Petlioura rassemble autour de lui les débris de l'armée de Galicie — 30.000 hommes environ — les amalgame avec ses propres troupes et profite de cet accroissement de forces pour déclencher au début d'août, une offensive contre les rouges. Franchissant le Dniepr, les régiments de Petlioura enlèvent de haute lutte les villes principales de Volhynie et de Podolie. Encouragés par ces succès, les Ukrainiens poursuivent leur avance foudroyante. Partout les bolcheviks reculent. Soulevées d'espérance, les troupes de Petlioura pénètrent à Kiew, le 30 août 1919, et y déploient le drapeau bleu et or. C'est la cinquième fois en quinze mois que cette malheureuse ville change de mains. Mais au moment où les Ukrainiens y entrent ils se heurtent à un nouvel adversaire qu'ils n'avaient pas prévu : c'est Denikine.

L'armée blanche de Denikine.

Ancien général de l'armée de Nicolas II, Denikine a rassemblé autour de lui tous les officiers et les régiments monarchistes décidés à mourir « pour Dieu et pour le Tsar ». Soutenu par les Alliés, principalement par l'Angleterre qui lui fournit d'énormes stocks d'armes et de munitions, il s'est juré d'expulser les bolcheviks de Russie, d'écraser la révolution et de restaurer le trône impérial. Venant de l'Est, c'est-à-dire de la région du Caucase, il est entré à Kiew le jour même où Petlioura venant de l'Ouest, y arrive avec ses troupes.

Denikine et Petlioura, qui luttent l'un et l'autre contre le péril bolchevique vont-ils s'entendre et conjuguer leurs forces pour chasser l'ennemi commun? Jamais. Car la haine qui les dresse l'un contre l'autre, plonge ses racines dans un fond séculaire d'oppression et de servage, tandis que celle qui les oppose à Lénine et Trotsky ne date que de quelques mois.

Denikine, en effet, se considère comme l'héritier et le défenseur de l'idée impériale des Romanoff. Imbu de la mystique moscovite, il lutte pour rétablir la Russie « une et indivisible » fondée par Pierre le Grand et Catherine II. A ses yeux, un autonomiste ukrainien n'est pas moins criminel qu'un marxiste révolutionnaire,

et il se refuse à faire une différence entre les deux.

Aussi, son premier souci, en arrivant à Kiew, est-il d'en chasser le Directoire ukrainien. Celui-ci s'enfuit une troisième fois et s'installe à Kamenetz-Podolsk, capitale de la Podolie.

Puis Denikine engage la lutte avec les troupes de Petlioura. Celles-ci, qui viennent de lutter sans arrêt pendant près de deux ans contre les Polonais et les bolcheviks, sont à bout de souffle. Elles n'ont plus de munitions alors que Denikine est largement ravitaillé par l'Entente. En novembre 1919, l'armée blanche occupe la ligne Volocisk-Berdicew-Kazatin. Voyant l'inutilité de la lutte, une partie de l'ancienne armée galicienne abandonne Petlioura et passe dans le camp de Denikine. La situation de Petlioura est aggravée encore par les disputes qui s'élèvent au sein du Directoire. Désespéré, il rassemble autour de lui la dernière poignée de partisans qui lui restent, et franchit avec eux les lignes polonaise. Le Directoire se disperse. Il n'y a plus de gouvernement ukrainien indépendant.

La marche sur Moscou.

Ayant écrasé ainsi les forces « séparatistes », Denikine se retourne contre son ennemi principal : les bolcheviks. Au début, la chance semble

favoriser son entreprise. Bousculant les divisions rouges, les régiments de Denikine remontent vers le Nord, pour opérer leur jonction avec l'armée blanche de Koltchak, qui descend vers le Sud, venant d'Arkhangelsk et de Mourmansk. L'étau se resserre autour des bolcheviks. Les forces soviétiques résistent héroïquement, mais sont contraintes de reculer devant un adversaire mieux armé et plus discipliné. Déjà Denikine approche de Moscou. La victoire semble à portée de sa main. Lorsque soudain, son offensive s'arrête, comme sapée à la base. Les munitions convoyées par le Dniepr, qui s'entassent dans le port fluvial d'Ekaterinoslaw n'arrivent plus au front. Les voies de communications sont coupées. L'armée blanche de Denikine bat soudain en retraite. L'édifice imposant de la contre-révolution s'effondre comme un arbre dont on vient de scier les racines. Quel est donc l'ennemi qui lui a porté ce coup mortel?

Le Père Makhno.

En s'enfonçant vers le Nord, Denikine a commis une grave imprudence. Il a sous-estimé les forces des paysans anarchistes ukrainiens, disséminées dans la steppe orientale, à peu de distance de ses bases de ravitaillement. Celles-ci ont déjà donné bien du fil à retordre aux armées

d'occupation allemandes. Elles paraissaient peu dangereuses tant qu'elles agissaient en ordre dispersé. Or, voici qu'un ancien bagnard récemment libéré de la prison centrale de Moscou les a groupées autour de lui, a déployé le drapeau noir de la révolution anarchiste, et a formé avec ses partisans une armée de volontaires, forte de 30.000 hommes, redoutable par sa fougue et sa mobilité : cet ancien bagnard, c'est Makhno — le « Père » Makhno comme l'appellent familièrement les paysans de Golaï-Polé, où il a établi son quartier général.

Né en 1889, Nestor Mahno est un chef, dans toute l'acception du terme, qui allie le sens du commandement à la bravoure et à la ruse. « Sa façon hardie et décidée d'agir, la rapidité de ses apparitions et de ses disparitions, l'impossibilité de s'en emparer dans n'importe quelles circonstances, écrit Archinew, ont fait de lui une figure de terreur et de légende. Il y avait en effet beaucoup de traits légendaires dans sa conduite, toujours empreinte d'une audace surprenante, d'une volonté opiniâtre, d'une perspicacité et souvent d'un humour vigoureux, propre aux paysans ».

Nouveau Pougatchew converti très jeune aux idées anarchistes, il appelle les paysans à la révolte, mais pas pour les faire retomber sous

la tutelle de Moscou. S'il déteste également Petlioura et Denikine, qui incarnent à ses yeux l'ordre bourgeois et la contre-révolution, il ne se méfie pas moins de Lénine et de Trotsky, dans les théories desquels il sent poindre, avec son flair de terrien, un nouvel impérialisme, une nouvelle tyrannie.

Pour l'instant, le plus pressé est de briser l'offensive de Denikine, quitte à préciser plus tard l'attitude à prendre envers Moscou. Durant cinq mois, Makhno et ses partisans harcèlent sans cesse l'arrière-garde de l'armée blanche, faisant sauter les chemins de fer et paralysant son ravitaillement. Denikine se rend alors compte qu'il faut en finir coûte que coûte avec ces adversaires, d'autant plus dangereux qu'ils restent insaisissables.

Le duel s'engage à fond au mois d'août 1919. Makhno décide de battre en retraite pour éloigner de leurs bases les forces de Denikine. Le mouvement, accompagné de combats meurtriers, se prolonge pendant plus d'un mois et s'étend sur plus de 600 kilomètres. Cavalerie blanche et cavalerie noire se poursuivent avec acharnement à travers la steppe torride. Et Makhno, malgré ses pertes, échappe toujours à ses assaillants.

Vers la fin de septembre, la situation paraît

favoriser les denikiniens. Ils réussissent à encercler les makhnovistes aux environs d'Ouman. Makhno semble avoir perdu la partie. C'est alors qu'il donne l'ordre d'interrompre la retraite, et de faire volte-face. Avec une fougue irrésistible, il fond sur l'ennemi désemparé qui le croyait à bout de souffle. La première rencontre a lieu le 25 septembre au soir. Le lendemain, à Pérégonovka, Makhno écrase le gros des forces de Denikine et, sans perdre un instant, il lance son armée vers l'Est, dans trois directions à la fois. « Le mouvement de l'armée makhnoviste, regagnant les bords du Dniepr se faisait à une allure fabuleuse » (Archinew). C'est une cavalcade épique. De village en village, tous les habitants se joignent aux forces des insurgés. Les denikiniens font venir en toute hâte des réserves de Taganrok. Elles sont également écrasées. « Les flots de la Makhnovchina roulèrent vers le fond du bassin du Donetz et vers le Nord. » Quelques jours plus tard, les insurgés s'emparent d'Ekaterinoslaw, base d'opérations et arsenal des armées denikiniennes.

Devant la gravité de la situation, les meilleures troupes de cavalerie de Denikine sont enlevées au front nord, où elles luttent contre les bolcheviks, et dirigées sur Golaï-Pole, quartier général des insurgés. Mais il est trop tard. Les makhno-

vistes sont maîtres de toute l'Ukraine du Sud. « L'incendie faisait rage dans tout le pays, des bords des mers Noire et d'Azow jusqu'à Kharkow et Poltava » (Archinew).

La débâcle de Denikine s'accentue pendant les mois d'octobre et de novembre. Obligé de dégarnir le front nord pour faire face à ce péril, il voit ses troupes débordées par les formations soviétiques. L'armée rouge peut s'avancer désormais sans presque rencontrer d'obstacle d'Orel et de Koursk aux confins de la mer Noire. Wrangel qui succède à Denikine, se cramponne encore désespérément à la Crimée. Il en est expulsé quelques semaines plus tard par les efforts conjugués des noirs et des rouges. Bolcheviks et anarchistes sont maîtres de toute l'Ukraine orientale et méridionale.

L'Offensive de Pilsudski sur Kiew.

Entre temps, Petlioura qui s'est réfugié chez les Polonais avec ses derniers bataillons a conclu un accord militaire avec Pilsudski, aux termes duquel il abandonne à la Pologne toute l'Ukraine occidentale, si Pilsudski libère l'Ukraine orientale de l'emprise des bolcheviks. Le chef des légions polonaises voit dans cet accord la possibilité de réaliser le rêve de sa vie :

refaire la grande Pologne impériale, telle qu'elle existait au XVIIe siècle, lorsqu'elle s'étendait de Dantzig à Kiew, et de la Baltique à la mer Noire.

Le 25 avril 1920, les troupes polonaises, commandées par le général Ridz-Smigly, se mettent en marche vers l'Est et s'emparent de Jitomir et de Berdicew. Les troupes rouges battent précipitamment en retraite. Le 7 mai, les légions polonaises font leur entrée à Kiew.

Mais huit jours plus tard, les rouges déclenchent une violente contre-offensive. N'ayant plus à redouter les armées blanches défaites, elles peuvent concentrer toutes leurs divisions sur le front polonais. De plus, l'armée rouge a fait, depuis deux ans, des progrès immenses en discipline, en tactique et en organisation.

Par suite d'une manœuvre imprudente, les Polonais laissent plusieurs divisions rouges s'infiltrer entre leurs lignes. Le 17 juin, ils doivent se replier rapidement sous un violent bombardement, abandonnant Kiew aux rouges, qui y pénètrent pour la quatrième fois depuis 1918. Très vite la retraite polonaise tourne à la débâcle. Telle une avalanche, les armées rouges, fortes de plus d'un million d'hommes, commandées par Budienny et Toukhatchewsky menacent de submerger la Pologne. Le 10 août, elles fran-

chissent le Bug et coupent la ligne de chemin de fer Varsovie-Mlawa-Dantzig.

L'Europe angoissée retient son souffle, attendant de voir l'issue d'une bataille dont dépendra tout le destin de l'Occident. Le 11 août, les armées soviétiques sont aux portes de Varsovie.

La " Marne " polonaise et le traité de Riga.

Une responsabilité écrasante pèse sur les épaules de Pilsudski. S'il est vaincu, c'en sera fini de la Pologne. Aidé par le général Weygand, dépêché en toute hâte par le gouvernement français, Pilsudski se prépare à livrer la bataille qui décidera du sort de son pays. Et c'est alors le «miracle» de Varsovie, la Marne polonaise (15 août 1920). En un suprême sursaut d'énergie, les légions polonaises foncent sur l'adversaire, disloquent le front rouge et font reculer la masse énorme des armées soviétiques. La bataille de la Vistule se poursuit pendant trois jours. Le 18 août Varsovie est hors de danger. Les armées rouges refluent vers l'est, abandonnant sur le champ de bataille 40.000 tués ou blessés et un butin considérable.

Quelques semaines plus tard, les négociations s'ouvrent à Riga entre les deux adversaires. Ignorant délibérément leurs engagements en-

vers Petlioura, les Polonais concluent un accord avec les Soviets. Par le traité de Riga (18 mars 1921), l'Ukraine est partagée entre l'U.R.S.S. et la Pologne. Renouvelant l'injustice du traité d'Andrussovo (1667), la Galicie, avec Lwow, est attribuée à la Pologne. L'U.R.S.S. garde Kiew et toute l'Ukraine orientale.

Les frontières orientales de la Pologne, telles qu'elles découlent du traité de Riga, sont reconnues, le 15 mars 1923, par la Conférence des Ambassadeurs, à condition que la Pologne accorde l'autonomie aux provinces galiciennes qu'elle a annexées par suite de sa victoire sur l'U.R.S.S. La petite armée de Petlioura est dispersée. « N'oubliez jamais cette trahison! » dit-il aux Galiciens avant de quitter le pays. Puis il se réfugie à Paris, où il mourra, assassiné, à la sortie d'un restaurant, le 25 mai 1926.

Les Rouges dévorent les Noirs.

Les Soviets ont signé la paix avec la Pologne. Ils ont éliminé les petlouriens et expulsé les Blancs. Il ne leur reste plus qu'à anéantir les Noirs pour être maîtres incontestés de l'Ukraine russe — et rien n'est plus sinistre que cet épisode de la révolution.

Longtemps, les anarchistes ont cru que les

Rouges n'oseraient pas s'attaquer à eux en raison des services éminents rendus à la cause révolutionnaire. Mais les dirigeants soviétiques n'entendent partager le pouvoir avec personne. Sous le couvert d'une lutte idéologique, dont il serait trop long de décrire les péripéties, ils dissocient les Noirs, les noyautent et les cernent dans leurs villages, où ils massacrent sans pitié les hommes, femmes et enfants. La répression est confiée dans certaines localités à des détachements mongols, qui exécutent les ordres de leurs chefs avec une cruauté implacable. On estime à 200.000 environ, le nombre des victimes de « l'épuration ».

Makhno, traqué de village en village, malade et blessé à la jambe, parvient à échapper au massacre de ses partisans. Ayant perdu toute illusion sur la révolution marxiste, il réussit à franchir la frontière, le 28 août 1921, et se réfugie à Paris. Engagé comme mécanicien aux usines Renault, il passe les dernières années de sa vie à Billancourt, dans un effacement volontaire. C'est là qu'il est mort, rongé par le chagrin.

L'Ukraine écartelée.

La guerre est terminée. L'Ukraine y est entrée, partagée entre l'Autriche et la Russie des

Tsars. Elle a espéré que le cataclysme universel, en faisant sauter les cadres de l'Europe, lui permettrait de ressusciter et d'accéder à l'indépendance. D'autres nations sont nées, par la volonté des alliés : la Pologne, la Tchécoslovaquie. L'Ukraine, pour sa part, reste asservie et muette. Loin d'obtenir la liberté, son sort s'est aggravé : au lieu d'être coupée en deux, la voici écartelée entre quatre puissances, qui nourrissent, les unes envers les autres, une sourde hostilité. L'U.R.S.S. d'abord, qui s'octroie la part du lion : 773.000 km^2 et 35 millions d'habitants. Puis vient la Pologne, qui garde la Galicie : 132.000 km^2 et 6.227.000 habitants. La Roumanie voit s'attribuer la Bukovine : 17.600 km^2 et 1.100.000 habitants. Enfin, la Tchécoslovaquie reçoit la Ruthénie, ou Ukraine subkarpathique : 14.900 km^2 et 569.000 habitants.

Les coups de feu s'espacent. Le brasier des incendies s'éteint. Les morts retournent à la terre. L'Europe insouciante vogue vers de nouveaux destins. Quant à l'Ukraine, elle est redevenue un fantôme, une nation sans Etat. Pour elle, à défaut d'indépendance, est-ce au moins la paix ?

III

L'UKRAINE SOVIÉTIQUE

Splendeur du Socialisme Soviétique.

« *L'Ukraine soviétique, deuxième république fédérée, est l'une des contrées les plus riches de l'U.R.S.S. C'est la république de la houille, des métaux, des produits chimiques et des constructions mécaniques, le grenier de l'U.R.S.S., l'initiatrice du mouvement stakhanoviste, la puissante patrie de l'homme soviétique nouveau* », proclame avec fierté *l'U.R.S.S. en construction*, organe officiel du gouvernement soviétique, à l'occasion du vingtième anniversaire de la révolution (1917-1937).

« *Ses hauts fourneaux produisent* 61 % *de toute la fonte soviétique; des usines chimiques, les* 4/5e *de la soude soviétique;* 69 % *des plantations de betteraves à sucre de l'U.R.S.S. se trouvent en Ukraine. L'Ukraine soviétique est devenue l'objet de la sollicitude de toute l'Union*

soviétique. Son hydrocentrale du Dniepr est l'orgueil de tous les peuples du pays des Soviets. Les colosses métallurgiques, Zaporojstal, Makéévka, Krivoï Rog, sont les dignes partenaires de Kouznetsk et de Magnitogorsk.

« Son bassin du Donetz, qui est la « soute à charbon » du pays, alimente en houille une bonne moitié de l'industrie de l'Union. Son industrie des constructions mécaniques — tracteurs, turbines, moteurs électriques, outillages de hauts fourneaux, locomotives F.D., wagons — répand la renommée des ouvriers et des ingénieurs ukrainiens dans toutes les Républiques soviétiques.

« En Ukraine soviétique, toute la terre appartient aux paysans. L'extraction du charbon est passée de 23 millions de tonnes en 1913, à 69 millions de tonnes en 1936. La production de fonte est montée de 3 millions de tonnes en 1913 à 9 millions de tonnes en 1936. En Ukraine soviétique, comme partout en U.R.S.S., l'instruction primaire générale est obligatoire. De 1.700.000 qu'il était en 1914-15, le nombre des élèves des écoles primaires et secondaires s'est élevé à 5.200.000 en 1936-37.

« Elle s'épanouit, la libre Ukraine, et ses chansons retentissent loin au delà de ses frontières, vivant témoignage de la victoire de ce peuple

qui s'est à jamais affranchi des honteuses chaînes de l'esclavage. »

Tel est l'hymne par lequel le régime soviétique, célébrant sa propre apothéose, glorifie le résultat de vingt années de socialisme intégral. Cependant, en examinant de plus près ce bilan éclatant, on s'aperçoit qu'il diffère sensiblement de la réalité. Qu'y a-t-il donc au juste derrière cette façade orgueilleuse?

Un dilemme insoluble : centralisme ou fédération?

La politique du gouvernement soviétique envers l'Ukraine a été marquée par une série de volte-face déconcertantes, qu'il importe de distinguer clairement les unes les autres. Elles découlent toutes de la situation que trouvèrent les Bolcheviks lors de leur accession au pouvoir.

Lorsqu'en octobre 1917, Lénine et les Soviets chassent le gouvernement provisoire de Kerenski, la situation en Russie est on ne peut plus confuse. Les Bolcheviks sont les maîtres, à Moscou et à Pétrograd. Mais, ce n'est, à leurs yeux, que la première étape d'un plan beaucoup plus vaste. Conformément aux théories qu'ils professent, la révolution russe doit être le point de départ de la révolution *universelle*. Pour cela, il faut soulever le prolétariat du monde entier, l'aider

à renverser les frontières nationales, le grouper autour d'une bannière et d'une idéologie communes. Dans la mesure où impérialisme et centralisation sont synonymes, on peut dire qu'il y a, dès l'origine, un impérialisme soviétique qui vise à rassembler le prolétariat mondial en un organisme unique, dont tous les fils convergeront vers le Comité central de la IIIe Internationale (Komintern).

Mais, contrairement à ces principes, et agissant en sens inverse, on assiste dans les territoires périphériques de l'empire — Finlande, Lettonie, Esthonie, Lithuanie, Pologne, Ukraine, Arménie, etc. — à une série de révolutions *nationales*. Pour les habitants de ces régions, la révolution signifie la fin du joug tzariste et le retour aux traditions antérieures à la main-mise de Moscou. Dans ces pays, les peuples ne luttent pas pour l'extension du marxisme ou pour le triomphe de la révolution mondiale; ils combattent pour recouvrer leur indépendance perdue et, avec elle, le droit de parler leur langue, de se gouverner eux-mêmes, et de se développer selon leur génie particulier.

La co-existence de ces deux types de révolution place les dirigeants soviétiques devant un dilemme angoissant qui explique, en partie, les contradictions de leur politique. Il leur faut, ou

bien renoncer à l'unification marxiste, qui est leur Evangile et leur justification, ou bien étouffer toute liberté au sein des nationalités.

Pour la Pologne, la Lithuanie, la Finlande, etc., ce dilemme se résoudra par la scission avec la Russie et la création d'Etats indépendants. Mais pas pour l'Ukraine et les autres « nationalités » qui demeureront dans le cadre de l'Etat soviétique. Pour elles, le problème continuera à se poser. Afin d'y remédier, les dirigeants soviétiques auront recours alternativement à la force et à la ruse. Mais ils ne le résoudront pas, car il est insoluble dans les termes où il se trouve actuellement posé : ils se borneront à en reculer indéfiniment l'échéance.

Première période :
Le communisme de guerre
(1918-1921).

Pour commencer, Lénine proclame *l'égalité et la souveraineté des différents peuples de la Russie et leur droit à disposer d'eux-mêmes, allant jusqu'à la scission (avec Moscou) et l'édification d'Etats indépendants.* (Déclaration des droits des peuples de Russie, novembre 1917). Puis, pour endiguer le mouvement centrifuge qui ne peut manquer d'en résulter, les soviets créent, dans tous les centres dissidents, un gou-

vernement à leur dévotion, chargé de prendre le pouvoir, d'en évincer les autonomistes « contre-révolutionnaires », et de proclamer *leur adhésion volontaire à la Fédération des républiques socialistes soviétiques.* Ce stratagème permet de sauver à la fois le principe d'auto-détermination des peuples et celui de l'unification marxiste. Ainsi naît à Kharkow, le « Gouvernement de la République soviétique et ukrainienne », dont le premier président, Christian Rakowsky, annonce, le 18 mai 1919, *le rattachement spontané de l'Ukraine aux Soviets.* Qu'il n'eût aucunement l'autorité de le faire nous est attesté par les chiffres suivants : sur 35 millions d'habitants, le parti communiste ukrainien, ne comptait, à cette époque, que 12.800 membres, dont 6.900 (soit 55 %) se déclaraient eux-mêmes « russes ».

L'équivoque se maintient pendant la durée des hostilités.

Lorsque la guerre se termine, en 1921, les armées rouges restent maîtresses de l'Ukraine. Loin d'être abattu, le pouvoir soviétique sort renforcé de l'épreuve. Ayant groupé entre ses mains les rouages essentiels de l'Etat, il n'a plus besoin de ménager les autonomies. Il va pouvoir poursuivre son œuvre de centralisation en marchant « à toute vapeur vers le socialisme » pour citer la formule célèbre de Lénine.

C'est l'époque où triomphe le « communisme de guerre ». Mais ce système, qui a rendu des services éminents pendant les hostilités, s'avère bientôt désastreux en temps de paix. Les paysans refusent de se laisser « soviétiser » et s'opposent, par les armes à la collectivisation des terres. La nationalisation de l'industrie fait tomber verticalement la production. Toute la vie économique de l'U.R.S.S. s'en trouve compromise. Les réserves de vivres s'épuisent. La famine s'annonce dans différents districts. L'édifice de la révolution semble à la veille de s'effondrer. Le socialisme à outrance a fait faillite.

Lénine est le premier à s'en apercevoir et à pousser le cri d'alarme. « Nous sommes allés trop loin dans la voie de la nationalisation du commerce et de l'industrie », déclare-t-il en 1921 au Xe Congrès du parti communiste. « Nous avons commis des erreurs évidentes et il serait criminel de ne pas voir et de ne pas comprendre que nous avons dépassé la mesure. » Alors, renversant la vapeur, le chef du gouvernement soviétique inaugure une « politique économique nouvelle », de tendance opposée au communisme de guerre; celle-ci accordera plus de liberté aux initiatives privées et se fondera sur une collaboration plus étroite avec les paysans : c'est la N.E.P.

**Deuxième période :
La Nep et « l'Ukrainisation »
de l'Ukraine (1921-1929)**

Pour sauver la révolution, il faut que les paysans produisent plus — mais pour que les paysans produisent plus, il faut leur faire des concessions — surtout en Ukraine, qui fournit les 4/5e des céréales de toute l'U.R.S.S. Force est donc de revenir aux principes d'autonomie, complètement négligés pendant la période du communisme de guerre. Cette tendance est très marquée aux Xe et XIIe Congrès du parti communiste (1923), où les dirigeants soviétiques, emploient tout à coup un langage que l'on n'avait plus coutume d'entendre dans leur bouche. Chacun célèbre à l'envie les bienfaits de la décentralisation. « C'est là, proclame Rakowski, un des problèmes les plus importants à résoudre, car nous aurons la guerre civile si nous ne l'abordons pas avec tact et compréhension. » Et Trotsky ajoute : « L'idéologie nationale est un facteur d'une importance primordiale! La psychologie nationale est une force explosive, qui peut être, selon les cas, révolutionnaire ou contre-révolutionnaire, mais qui contient toujours une force explosive immense! »

Au désir de ménager les paysans ukrainiens, s'ajoute une autre préoccupation. Jusqu'en 1922,

Lénine a cru que la révolution marxiste s'étendrait à l'Europe centrale et à l'Occident. Or, voici que « l'ordre bourgeois » se consolide en Allemagne, en Autriche et en Hongrie. Il ne faut plus penser, pour le moment du moins, à une extension de la révolution. Ne serait-il pas plus habile, dans ces conditions, de chercher à desceller les Etats bourgeois, en créant une certaine effervescence parmi leurs minorités ethniques? La Pologne, la Tchécoslovaquie et la Roumanie possèdent, elles aussi, une minorité ukrainienne. En favorisant les Ukrainiens de Russie, on créera, sans nul doute, un courant de sympathie dans les fractions ukrainiennes appartenant aux Etats étrangers...

Ainsi naît, parallèlement à la N.E.P., et conditionnée par elle, la politique « d'ukrainisation de l'Ukraine ». Et il faut reconnaître que ces années sont parmi les plus heureuses dans l'histoire de ce malheureux pays. On accroît les prérogatives du parti communiste ukrainien, on crée partout des écoles où la langue ukrainienne est obligatoire, on fonde à Kiew une université ukrainienne; l'histoire, la littérature et le folklore ukrainiens sont remis à l'honneur. Cette politique d'autonomie culturelle — tout comme le communisme de guerre — est poussée à outrance. On *oblige* les Ukrainiens à apprendre leur lan-

gue nationale, on veut les rendre, suivant le mot de Rakowsky, « plus ukrainiens que nature ». Un des promoteurs les plus ardents de cette politique est le communiste ukrainien Skrypnyk, qui jouit d'une grande autorité dans les milieux de l'Union.

Cependant, cette méthode donne des résultats très différents de ceux escomptés par Moscou. Pendant toute la période précédente, une lutte sourde mais tenace avait persisté entre les milieux ukrainiens et moscovites. A présent, ces éléments d'opposition renoncent à la lutte armée. Ils se rallient au parti communiste ukrainien qui se grossit ainsi d'une forte aile gauche « nationale ». Ses chefs — Chumsky, Maximovitch, Churylowy, Wolobujew — décident de poursuivre la lutte pour l'indépendance, *à l'intérieur* de la politique d'autonomie culturelle.

Peut-on blâmer les Ukrainiens, si les faveurs dont ils sont l'objet leur montent à la tête, s'ils prennent au sérieux l'ukrainisation de l'Ukraine, s'ils se disent qu'après tout, la Constitution soviétique accorde le droit de scission aux républiques fédérées, et s'ils caressent déjà des rêves d'indépendance ?

Mais Moscou veille. Il n'a pas engagé cette politique pour que l'Ukraine lui échappe. « L'ukrainisation n'a jamais été un but pour

nous, et ne le sera jamais, déclare le professeur Popow. Elle n'est qu'un moyen d'entrer en contact avec les masses ukrainiennes, car sans cela le Parti ne pourrait pas travailler. » Rakowsky, de son côté, déclare aux Komsomols : « Nous devons utiliser la culture ukrainienne uniquement en tant qu'instrument de la dictature du prolétariat. »

Aussitôt la politique de centralisation recommence. Le décret de 1927 interdit à la République ukrainienne d'intervenir dans l'établissement du budget. Le décret de 1929 sur « les nouvelles méthodes d'industrialisation » rattache toutes les fabriques ukrainiennes aux trusts « panunionistes ». Quelques mois plus tard, le Commissariat de l'Agriculture est soumis à la direction de Moscou. En 1930, on liquide successivement les banques ukrainiennes des coopératives, de l'agriculture, de l'industrie et du commerce extérieur, dont les fonctions sont transférées aux instituts de crédit de Moscou. Au début de 1931, le commissariat panunioniste de l'Intérieur est chargé de veiller au maintien de l'ordre en Ukraine. En 1933, toute l'industrie lourde ukrainienne est placée à son tour, sous le contrôle des organes moscovites.

La répression de la " déviation nationale "

Parallèlement à ces réformes, le gouvernement central ordonne une épuration sévère. Au début de 1930, le Guépéou découvre une organisation de conspirateurs, la « Ligue pour la libération de l'Ukraine », qui est accusée d'entretenir des rapports clandestins avec l'étranger. La condamnation à mort de ses dirigeants donne lieu à un procès spectaculaire, avec dénonciations, suicides et aveux spontanés. En 1931, c'est le tour du « Centre National », dont les chefs connaissent le même sort. En 1932, la police découvre l'existence d'une *organisation militaire ukrainienne*, ou UWO, dont les membres se recrutent en majeure partie dans l'armée rouge et les associations de jeunesse. En 1933, survient le procès de l'*organisation des révolutionnaires ukrainiens*, de tendance « fascisto-trotskystes », pour employer la terminologie officielle. 4.000 personnes sont arrêtées et déportées ou fusillées. En 1934, la lutte atteint son paroxysme. La révolte gronde au sein du parti communiste ukrainien. Une nouvelle association, *l'organisation des nationalistes ukrainiens*, ou OUN, qui possède des ramifications en Pologne, cause de graves soucis au gouvernement central. La police soviétique pratique des coupes sombres : 27.000 membres du parti communiste ukrainien (sur 125.000), 1.300

membres des Komsomols sont expulsés du parti et frappés de sanctions sévères. 240 secrétaires de rayon, 250 présidents de comités exécutifs, 150 présidents de commissions de contrôle, 1.000 fonctionnaires du commissariat de l'Education, 2.000 ouvriers de coopératives et 300 professeurs sont renvoyés de leurs postes et déportés en Sibérie (*chiffres officiels du parti communiste*). Skrypnyk, qui avait cru pouvoir harmoniser le centralisme moscovite et l'autonomie ukrainienne, se suicide en constatant la faillite de ses efforts.

La nouvelle politique de Moscou est encore renforcée par l'évolution qui se manifeste au sein du Comité central. Staline a succédé à Lénine, et son poing de fer s'abat sur les nationalités. L'U.R.S.S. ne compte plus sur l'aide étrangère, et se replie sur elle-même; l'ère de la N.E.P. est terminée. (Ce n'était, en tout état de cause qu'une position d'attente). Une nouvelle période commence, — celle de « l'édification du socialisme dans un seul pays », — qui se traduit par l'industrialisation à outrance et les plans quinquennaux.

Troisième période :
L'édification du socialisme.
(1929-1931).

C'est alors, dans toute l'U.R.S.S., une tension frénétique, en vue de porter l'industrie russe au niveau, et au delà, de celle des pays capitalistes. Il s'agit de réaliser en quelques années ce que les Etats occidentaux ont mis plus d'un siècle à accomplir. La presse se remplit d'hymnes à la production, de statistiques, de bilans vertigineux. L'homme du jour est Stakhanow, qui extrait de la mine où il travaille, cinq fois plus de houille qu'un ouvrier ordinaire, et, sous le signe du « stakhanovisme », les foules russes se ruent à l'assaut des barêmes et des records de production.

Des usines géantes jaillissent de terre. A Magnitogorsk, à Krivoï-Rog, dans le bassin du Donetz, ailleurs encore, les « titans du socialisme » travaillent nuit et jour. On construit, sur le Dniepr, les fameux barrages du Dnieprostroï qui alimentent en courant électrique toute la Russie du sud, œuvre véritablement « impériale », qui témoigne éloquemment de la volonté de puissance de Staline. Le feu des anciennes religions, fait place à celui de la religion nouvelle : rougeoiement des hauts fourneaux et des fonderies d'acier, flammes jaillissant des puits de pétrole, hâtivement forés. Les masses sont jetées en pâture à

ces molochs insatiables que sont le premier et le deuxième plan quinquennal.

Cette politique, que l'on a justement qualifiée de « pharaonique » ne se soucie guère du peuple, et à plus forte raison de l'individu. Produire, produire encore plus, avec n'importe quoi, à n'importe quel prix, tel est le mot d'ordre des techniciens soviétiques. « On lisait l'avenir dans les chiffres, comme on peut le faire dans les cartes. Et les chiffres dociles se pliaient aux désirs des hommes... Les chiffres donnaient le vertige. Les chiffres grisaient, comme grisait la vue des usines gigantesques, à la construction desquelles des millions d'ouvriers peinaient sans trève, jour et nuit, dans une atmosphère de nervosité guerrière, dans une tension exaspérée par les effets d'une propagande savante. La psychose de 1930 alla croissant, pour devenir le délire collectif de 1931. » Les hommes perdirent tout sens de la mesure. Il leur sembla qu'il « suffisait de vouloir » pour que la production industrielle, obéissant à la baguette du chef d'orcheste, grossît d'une année à l'autre et montât de 100, de 200, de 300, de 400 %. « Nous avons vécu uniquement de nos constructions, déclare un ingénieur soviétique. Lorsque nous réfléchissions, nous réfléchissions à leurs chiffres; lorsque nous parlions, nous parlions uniquement d'elles. Lors-

que nous étions en séance, nous ne discutions qu'à leur sujet. Lorsque nous nous endormions, elles seules visitaient nos rêves. On ne savait plus penser à l'être humain, ni se soucier de lui. L'être humain n'était plus visible derrière le charbon, la fonte, le cuivre, les locomotives géantes, la production du sulfate d'ammoniaque, l'électrolyse du zinc. Et toujours, et partout retentissaient les mots d'ordre : rattrapper et dépasser l'industrie des pays capitalistes! Dépasser l'Amérique! Haut les rythmes! » (Basily).

La grande ruine.

Cette politique de superindustrialisation insensée est menée de pair avec une collectivisation massive des campagnes. Le pourcentage de la collectivisation, qui est de 1,7 en 1928, passe à 3,9 en 1929, 23,6 en 1930, 52,7 en 1931, 61,5 en 1932, 64,4 en 1933 et 73 en 1934.

Mais cette activité qui se dépense en quelque sorte à vide, c'est-à-dire sans tenir aucun compte du réel, aboutit à des résultats aussi désastreux que le communisme de guerre. Les paysans ukrainiens, de plus en plus hostiles à la collectivisation et exaspérés par les brimades et les exactions continuelles des fonctionnaires soviétiques, renoncent à ensemencer les Sovkhoses ou « usines agricoles » de l'Etat. 300 millions de

pouds de céréales (1 poud = 16 kgs 48) sont ainsi perdues en 1932. Les actes de sabotage provoquent des répressions sanglantes de la part des autorités.

Dans un discours prononcé au VIIIe congrès des Soviets, Molotov déclare « qu'au 1er janvier 1934, il ne restait plus que 149.000 individus, dépossédés de tous droits, sur les 5.618.000 paysans aisés qui existaient en 1928. » La différence, soit 5.469.000 personnes, ont été contraintes de quitter leur village, et une certaine quantité d'entre elles, placée « hors la loi », a été exterminée brutalement ou condamnée à périr.

Le cheptel tombe de 270.200.000 têtes en 1929, à 118.000.000 en 1933. Les surfaces ensemencées diminuent de saison en saison. « Les crèches sont vides, s'écrie le poète soviétique Cholokov en voyant le dépérissement tragique des campagnes, les portes cochères restent ouvertes à tout venant. De toute la longue nuit, on n'entend même plus le chant du coq; jusqu'au jour, rien n'indique l'heure qu'il est. » Mais le pire, c'est le nombre de victimes que cause la collectivisation stalinienne. Selon une documentation américaine des plus sérieuses, certaines régions de l'Ukraine et de la Russie blanche ont

vu périr, par la famine, en 1932-1933, 40 % de leur population. Pour la seule période de 1932-1935, le dépeuplement des campagnes a été *de plus de 15 millions de personnes*, parmi lesquelles on estime qu'il y a eu plus de 5 millions de victimes, mortes de faim ou déportées dans les camps de concentration de la Russie septentrionale et de la Sibérie. Les autres ont été absorbées par l'industrialisation, car l'étage inférieur de l'immense édifice de l'économie soviétique a été entièrement rempli par les paysans éliminés du village ou ayant fui devant la collectivisation forcée... « Les paysans ont été expédiés dans les mines de phosphorites, dans le bassin houiller de Moscou, dans les mines de charbon de la lontaine Karaganda, dans l'industrie du minerai et du cuivre de l'Oural, dans les mines de l'Asie centrale » (Basily). Les paysans, dans la seule Ukraine, forment 52 % de la main-d'œuvre dans les usines de construction de machines, 60 % dans la métallurgie; 82 % dans l'industrie houillère du bassin du Donetz. « On manquait d'ouvriers, et les machines-outils les plus compliquées, importées de l'étranger à prix d'or, ont été confiées aux mains inhabiles des gars de la campagne, qui n'avaient jamais eu d'autre mécanique que leur archaïque charrue de bois. Quoi d'étonnant que les machi-

nes-outils n'aient pas résisté, et que leurs débris aient jonché en vrac les ateliers? »

Dès le milieu du second plan quinquennal, les autorités soviétiques sont obligées de réviser leurs estimations, de freiner la production, de modérer leurs exigences. Mais il faudrait plus encore : un violent coup de barre, une volte-face comme celle de Lénine, au moment où il instaura la NEP.

Mais Staline n'a pas la souplesse de son prédécesseur. En outre, la Russie ne se trouve plus dans la même position qu'en 1923. Depuis peu, un homme d'Etat nouveau est apparu sur la scène européenne. C'est Hitler. Dès son entrée dans l'arène, il a proclamé hautement que l'expansion allemande devait se faire dans l'est, que c'était du côté de la Russie et de l'Ukraine que le Reich trouverait l'espace et les terres qui lui sont nécessaires pour vivre. Reprenant à son compte le rêve du grand état-major allemand, en 1918, il s'est juré d'ouvrir à l'excédent des populations allemandes le grenier d'abondance de l'Ukraine et du Caucase, et d'abattre l'Internationale communiste au nom du racisme national-socialiste.

Quatrième période :
La " Désukrainisation " de l'Ukraine.

Devant cette menace grandissante, l'U.R.S.S.

ne peut que se raidir et s'armer. C'est alors qu'est forgé le troisième plan quinquennal, avec son corollaire inhumain : la désukrainisation de l'Ukraine.

Suivant une conception grandiose, tout le centre de gravité de l'industrie soviétique doit être transporté vers l'est, dans l'Oural et en Russie centrale, pour la mettre hors de portée d'une agression éventuelle. Simultanément, pour éviter des soulèvements possibles, les populations de l'Ukraine sont déportées en masse vers la Russie centrale et la Sibérie, avec un mépris total de l'existence humaine; les villages-frontières sont rasés et leurs habitants dispersés. Toute velléité de résistance est réprimée par les armes. La Guépéou veille et dénonce toutes les conversations, aucune nouvelle ne filtre plus à travers la frontière. Jamais la « machine à faire le silence » n'a mieux fonctionné.

Moscou n'a guère à redouter une révolte intérieure, et si des armées allemandes tentent de franchir la frontière, une fois enfoncée la première ligne de fortifications, elles ne trouveront devant elles, à perte de vue, que le désert...

Toutes les précautions sont prises, toutes les alternatives prévues. Mais quand viendra le jour de la mobilisation générale, quand Staline remettra un fusil aux millions de paysans — uk-

rainiens ou autres — qui forment, malgré tout, les effectifs de l'armée rouge, est-il sûr, après vingt-cinq ans de « socialisme intégral », qu'ils lutteront uniquement pour le triomphe du « Père des Peuples », et pour le maintien de la Russie soviétique « une et indivisible » ?

IV

L'UKRAINE POLONAISE

La « *Pacification* » de la Galicie.

En permettant à la Pologne d'annexer la Galicie (25 juin 1919), les Alliés avaient subordonné leur acceptation à une réserve très précise : l'octroi à ces régions d'une autonomie étendue, sous forme d'une Diète particulière et d'un gouvernement responsable devant elle. Un délai de deux ans était imparti à la Pologne pour se conformer à cette stipulation. La Pologne avait accepté ce délai dans sa loi du 26 septembre 1922 sur l'autonomie des Voïvodies de la Galicie orientale.

Par la suite, aucune de ces promesses ne fut tenue, et les Galiciens attendent toujours leur autonomie.

Dès qu'il fut en possession des territoires convoités, le gouvernement polonais y pratiqua une politique d'assimilation brutale. Parallèle-

ment à la bolchevisation, la « polonisation » se poursuivit à main armée. Persécutions contre les écoles, répartition de 450.000 hectares de terre entre les colons polonais, procès vexatoires intentés à des organisations sportives, villages incendiés, églises saccagées, coopératives et librairies pillées et détruites, tel est le tableau qu'offre la Galicie, depuis que les Polonais s'y sont installés en maîtres.

La volonté manifeste d'écraser les six millions d'Ukrainiens annexés, jointe aux effets de la crise internationale qui entraîne la mévente des produits agricoles, ont plongé le pays dans une misère effroyable; de sorte que si le sort des Ukrainiens d'U.R.S.S. est tragique, on peut dire que celui des Ukrainiens de Pologne n'est guère plus enviable. Le destin de l'Ukraine soviétique a, malgré tout, quelque chose de grandiose dans sa cruauté; tandis que celui de l'Ukraine polonaise est enlisé dans la mesquinerie et la boue des intrigues policières. Celles-ci atteignirent leur point culminant en 1930, lorsque le gouvernement de Varsovie donna l'ordre d'exécuter — sous le nom de « pacification de la Galicie » — une série de mesures répressives destinées à intimider les paysans ukrainiens, au moment des élections à la Diète polonaise, pour les empêcher d'élire des candidats autonomistes. « On peut se de-

mander, écrit René Martel, un des esprit les mieux informés de cette question, par quel miracle la résistance ukrainienne n'a pas été brisée, et pourquoi, au contraire, la volonté des ukrainiens de Pologne s'affirme avec une puissance inébranlable, une énergie qu'aucune épreuve ne lasse ni ne décourage. C'est que les Ukrainiens de Pologne, dans cette lutte qu'ils mènent pour leur idéal, sont soutenus par un sentiment national qui s'élève jusqu'au sublime. Leur jeunesse est condamnée à l'inaction et au dénuement. Leurs adolescents savent qu'ils ne seront jamais fonctionnaires, qu'ils n'auront jamais un grade dans l'armée. Ils ne fument ni ne boivent parce que le tabac et l'alcool sont des monopoles de l'Etat polonais. Ils souffrent, mais ils espèrent, en croyant à un avenir meilleur. »

Mais suffit-il d'espérer, pour vivre, et peut-on blâmer certains éléments ukrainiens d'avoir voulu répondre par la terreur, à la terreur dont ils étaient eux-mêmes victimes?

Konovaletz et Melnyk.

« N'oubliez jamais cette trahison! » avait dit Petlioura aux derniers membres de l'armée nationale ukrainienne après la signature du traité de Riga, au moment de quitter la Galicie pour l'exil. Son chef d'état-major, le colonel Kono-

valetz devait se souvenir de cette recommandation et reprendre en main le flambeau de la lutte pour l'indépendance.

Né à Zaskiv, en Ukraine occidentale, le 14 juin 1891, Eugène Konovaletz se distingue dès avant 1914 par son activité nationaliste à l'Université de Lwow. La guerre le voit mobilisé sous les couleurs autrichiennes. Fait prisonnier par les Russes en 1915, libéré en 1917, il est un des promoteurs de la Rada de Kiew et organise avec Petlioura, les « francs-tireurs ukrainiens », qui luttent pendant deux ans contre les Polonais, les bolcheviks et les soldats blancs de Denikine. Après la fin des hostilités, il se retire en Galicie polonaise, où il fonde en 1921 une association secrète, l'*Organisation militaire ukrainienne*, ou UWO, qui a des ramifications souterraines en Pologne, en Roumanie et en Ukraine soviétique. En 1929, une nouvelle organisation secrète est constituée, l'*Organisation des nationalistes ukrainiens* (OUN), dont Konovaletz est élu chef.

Dès sa création, l'UWO déclenche des vagues d'attentats contre les autorités polonaises, pour appuyer les revendications des populations ukrainiennes. En 1922, Fedak, frère de Mme Konovaletz, tire sur Pilsudski. Après l'exécution d'un des chefs de l'UWO, Golowinski, le chef du

bloc gouvernemental polonais, le député Holovko est abattu à coups de revolver dans un sanatorium, le 29 août 1931. Le 15 juin 1934, c'est le ministre de l'Intérieur, le colonel Pieracki qui est assassiné à Varsovie à l'entrée de son club. « Trois condamnations à mort, neuf autres à des peines de prison, frappent les complices — tous Ukrainiens — de l'assassin en fuite ».

Konovaletz n'est pas seulement recherché par la police polonaise. Il est aussi traqué par le Guépéou, alerté par des papiers confidentiels saisis au cours du procès, fait à Kiew, aux membres de la section soviétique de l'UWO. (On a également prétendu que Konovaletz était en relations avec la Gestapo, ce qui n'est pas impossible.) Quoi qu'il en soit, au printemps de 1938, celui-ci se rend à Amsterdam, pour rencontrer un informateur qui doit lui fournir des renseignements sur la situation en Ukraine soviétique. Or, l'informateur, le Juif Wallach, est un agent secret du Guépéou.

La rencontre a lieu le 23 mai, au café Atlantic, sur le Coolsingel, principal boulevard de Rotterdam. Soudain une détonation assourdissante fracasse les vitres du café. Konovaletz tombe à terre, déchiqueté par l'explosion.

Aussitôt, le drapeau est repris par le collabo-

rateur le plus proche de Konovaletz, André Melnyk. Celui-ci est élu chef de la OUN à la place du défunt. Lui aussi a collaboré jadis à l'organisation des francs-tireurs ukrainiens et a fait toute la guerre aux côtés de Petlioura. Emprisonné par les autorités polonaises de 1924 à 1928, il est aujourd'hui le chef des autonomistes ukrainiens. Nul ne sait au juste jusqu'où s'étendent les ramifications secrètes de l'organisation qu'il dirige. Son remplaçant est déjà prévu pour le cas où il serait à son tour victime d'un attentat.

La lutte pour " l'égalité de droits ".

Cependant, les responsables du mouvement ukrainien ont compris que le terrorisme à lui seul ne suffirait jamais à faire triompher leurs revendications. Tout au plus sert-il de justification aux répressions polonaises...

Aussi poursuivent-ils également la lutte sur le plan politique. Par un travail persévérant, ils ont fondu tous les partis ukrainiens en un parti unique qui incarne l'idéal national, l'Union Nationale Démocratique Ukrainienne, ou U.N.D.U. Ce parti, suivant les méthodes de l'ancienne Autriche, n'est pas seulement une organisation politique. Il s'appuie sur une base économique, de carac-

tère coopératif. « Le parti a ses banques, ses coopératives laitières, de boucherie, des petites industries, qui ont permis, en donnant des modestes salaires et des bénéfices limités, de vendre les produits des paysans et d'assurer une existence chétive, mais décente, à l'élite intellectuelle » (Martel). Grâce à ce travail d'organisation, les Ukrainiens ont pu élire des députés à la Diète de Varsovie. Ceux-ci, dirigés par M. Wasyl Mudry, ont présenté au gouvernement polonais, le 10 décembre 1938, un projet d'autonomie pour les voïvodies de Stanislawow, Tarnopol, Volhynie et une partie de la voïvodie de Lwow; cette autonomie doit englober également quelques communes des voïvodies de Dublin, Polésie, Bialystock et Cracovie. Le projet prévoit la création d'une Diète autonome, dans le cadre de l'Etat polonais existant. Ce que les sept millions d'Ukrainiens de Galicie demandent au gouvernement de Varsovie, c'est en somme de réaliser leurs promesses de 1922.

Mais l'opinion nationale polonaise repousse ces demandes avec indignation, *sous prétexte que ces revendications dépassent de beaucoup les concessions accordées par le gouvernement polonais aux Ukrainiens, par la loi du 26 septembre* 1922, *qui ne fut d'ailleurs jamais mise en vigueur* (*Le Temps*, 11 décembre 1938).

Aussitôt, des émeutes et des bagarres éclatent à Lwow, à Lublin, à Tarnopol et dans les principaux villages de Galicie. Mais la « conscience internationale », si prompte à s'émouvoir dans certaines circonstances, se tait et ferme les yeux. Elle ne tient pas à ce que le problème de l'Ukraine soit débattu au grand jour, et, loin de porter remède à cette situation intolérable, elle cherche à étouffer, sous une conspiration du silence, ceux qui clament leur détresse aux confins de la Galicie.

V

L'UKRAINE SUBCARPATHIQUE

C'est seulement après l'accord de Munich que l'opinion prend connaissance de cette portion de l'Ukraine et de ses 500.000 habitants, incorporés par le traité de Versailles à la république tchécoslovaque, et que rien ne signale à l'attention du public, pas même le nom de l'Etat dont elle fait partie.

Lorsqu'à la suite du règlement de la question des Sudètes, la Tchécoslovaquie se scinde en trois tronçons, la Ruthénie apparaît soudain sur la carte d'Europe et prend, peu après, le nom d'Ukraine subcarpathique. Alors un frémissement d'espérance parcourt les membres de l'Ukraine écartelée. Pour la première fois depuis des siècles, une portion du pays est redevenue indépendante — car on ne peut qualifier d'indépendance, la période sanglante de 1917. Ce n'est, à vrai dire, qu'une fraction infime du territoire — 14.900 kilomètres carrés sur

938.000 — sur lequel flotte de nouveau le drapeau bleu et or. Mais cela suffit pour susciter un espoir immense. Tous les yeux de l'émigration ukrainienne disséminée de par le monde — en Allemagne, en Angleterre, en France, aux Etats-Unis, au Canada — se tournent vers la pauvre bourgade de Chust, promue soudain au rang de capitale, où un prêtre uniate, Mgr Volosyn, a installé son gouvernement. L'indépendance de l'Ukraine subcarpathique est d'une importance capitale, car elle va permettre à toutes les associations nationalistes, notamment au nouveau *Parti National Ukrainien*, de tendances fascistes, d'y installer leur quartier général, et de grouper leurs efforts à l'abri des polices roumaine et soviétique. Déjà sur cet étroit tremplin suspendu aux flancs des Carpathes, se constituent les premiers éléments d'une armée ukrainienne, la *sitch* subcarpathique, dont Melnyk assure l'organisation et dont le premier régiment reçoit le nom de Konovaletz.

Déjà les consulats étrangers s'ouvrent à Chust; déjà on parle d'y installer un puissant poste de T. S. F., dont les émissions seront entendues par les Ukrainiens de Pologne, de Roumanie et d'U.R.S.S.

Mais ce rêve est éphémère : il dure à peine six mois. En mars 1939, au moment où le chan-

celier du Reich installe son Protectorat à Prague, l'Ukraine subcarpathique est envahie par les Hongrois qui veulent posséder une frontière commune avec la Pologne. Après une si grande espérance, c'est une atroce déception, d'autant plus que Hitler, que les dirigeants de Chust considéraient volontiers comme un protecteur, semble assister, indifférent, à la disparition de la Ruthénie. Le 15 mars, la Diète de l'Ukraine subcarpathique proclame la constitution de la République indépendante et en nomme Mgr Volosyn, président, renouvelant le geste désespéré de la Rada de Kiew à la veille de l'invasion des armées rouges. Chust tombe le 16, aux mains des Hongrois. La *sitch* résiste héroïquement aux formations de la Honved magyare. Ecrasés par un adversaire plus nombreux et mieux armé, les tirailleurs ukrainiens doivent se réfugier dans les montagnes, où ils résistent longtemps. Melnyk, Sevruk et les autres membres des organisations nationalistes ukrainiennes s'enfuient précipitamment à Vienne, à Dantzig, à Berlin.

Une fois de plus, le rêve de l'indépendance ukrainienne s'éloigne à l'horizon. La Ruthénie engloutie disparaît des cartes d'Europe...

Et demain?

Voici des milliers d'années que Prométhée, enchaîné à son rocher, le visage tourné vers le couchant, contemple la plaine qui se déroule à ses pieds. Il y a vu surgir successivement les bulbes dorés de la principauté de Kiew, au temps de Jaroslaw et de Wladimir le Saint, les tentes de feutre des conquérants mongols, les républiques cosaques de Khmelnitckij et de Mazeppa, les routes et les ports de Catherine II et de Potemkine, les colosses industriels de l'ère soviétique. Par trois fois, il a vu les armées de l'envahisseur refluer vers l'occident et se débander sous le froid coupant des rafales de neige : celles de Charles XII, de Napoléon, de Ludendorff. Est-ce au XXe siècle que tomberont enfin ses chaînes et que s'écarteront les aigles qui lui labourent le flanc, symbole des différents impérialismes qu'a suscités l'histoire : aigles polonais et allemand, autrichien et russe?

Sans doute est-il encore trop tôt pour le dire. Cependant, l'on sent déjà les ombres avant-coureuses de l'orage s'amonceler sur cette région. Ce n'est pas en vain que le nom de l'Ukraine revient de plus en plus fréquemment dans la presse. Tout laisse prévoir que, tôt ou tard, des événements décisifs surviendront de ce côté-là.

Certes, un *Etat ukrainien* n'existe pas et n'a jamais existé, au sens propre du terme. Mais qui niera qu'il existe une *nationalité ukrainienne*, c'est-à-dire un groupe d'hommes parlant la même langue et partageant les mêmes aspirations, héritiers d'un même passé et solidaires d'un même destin? Les vicissitudes de ce dernier quart de siècle, la proclamation en divers lieux du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, et le réveil des nationalités qui est un des signes distinctifs de notre époque, n'ont fait qu'approfondir et intensifier leur conscience nationale. Celle-ci serait peut-être moins forte si l'Ukraine, au lieu d'être écartelée, était restée sous une tutelle unique; tant il est vrai que c'est surtout dans la dispersion et la division, que l'on prend conscience de son unité.

Aujourd'hui, les Ukrainiens regardent autour d'eux, pour voir d'où viendra leur émancipation. Sur qui peuvent-ils compter? Pas sur Staline, qui ne peut renoncer à l'Ukraine et aux débouchés sur la mer Noire sans voir s'effondrer son œuvre, son régime et toute l'économie soviétique. On peut être sûr qu'il luttera jusqu'au dernier souffle avant de laisser échapper « le grenier, la soute à charbon et le réservoir de pétrole » de l'U.R.S.S., les centrales électriques du Dnieprostroï et les fonderies du Donbas. Pas sur les Rus-

ses blancs, héritiers de l'idée impériale des tsars de Moscou, qui nourrissent à l'égard des Ukrainiens les mêmes sentiments que Denikine envers Petlioura, et dont certains sont enclins aujourd'hui à se rapprocher de Staline en qui ils voient, malgré tout, le défenseur de la terre russe, le champion de la Russie « une et indivisible », et dont la politique n'est pas si éloignée au fond de celle de Pierre le Grand ou d'Ivan le Terrible.

Pas sur les puissances occidentales, car elles ont des traités avec les Soviets qui les obligent à maintenir l'existence du communisme, et leur interdisent toute politique personnelle à l'égard de l'Ukraine.

Restent l'Allemagne hitlérienne et les puissances signataires du pacte anti-komintern, qui ont inscrit à leur programme la destruction du régime stalinien. Faut-il s'étonner, dans ces conditions, si beaucoup d'Ukrainiens se tournent vers Hitler, en qui ils voient déjà leur futur libérateur ? Et faut-il s'étonner si d'autres, s'effrayant de voir leur pays devenir l'enjeu du combat formidable entre Komintern et anti-Komintern, redoutent cette éventualité et se demandent si l'Ukraine ne sortira pas de ce séisme dévastée et ravagée pour près d'un demi-siècle ?

L'Ukraine, espace vital numéro 1.

La tragédie de l'Ukraine peut se ramener en effet à ceci :

Ce pays, débordant de richesses naturelles, et dont les richesses ont fait le malheur, en attirant sur lui, à travers les siècles, les convoitises de ses puissants voisins, est, par sa situation géographique, l' « espace vital » numéro 1 à la fois de l'U.R.S.S. et du continent européen; ni l'un ni l'autre ne peuvent se passer de ses espaces et de ses produits, sous peine de mener une existence étriquée et indigente. Cette lutte est particulièrement sensible sur le plan économique.

Avant la guerre de 1914, l'Ukraine exportait environ 87 % de ses produits en Allemagne, en Autriche-Hongrie et dans l'Empire Ottoman. Seuls, 13 % étaient absorbés par la Russie. Aujourd'hui, la proportion est presque exactement renversée. Par suite de l'impulsion désordonnée sans doute, mais gigantesque, donnée par les Soviets à l'industrie russe, 80 % des produits ukrainiens sont absorbés par l'U.R.S.S., et seuls 20 % demeurent pour l'exportation. L'immense réservoir ukrainien s'est donc fermé pour l'Europe, et les conséquences de ce renversement se font d'autant plus lourdement sentir que certains produits, notamment le pétrole, ont acquis depuis

la guerre une importance infiniment plus grande qu'auparavant.

Mais, en même temps, cet « espace vital » numéro 1, qui sert de double clef de voûte aux ambitions russes et germaniques, n'est pas un désert vide, aux villages clairsemés, un simple « réservoir d'espace » dont on peut disposer à sa guise. C'est le lieu d'habitation d'un peuple fier et travailleur, qui aspire à son indépendance, qui souffre et peine, qui ne veut être « l'espace vital » de personne, mais désire se gouverner et *être enfin lui-même*. S'il n'y est guère parvenu jusqu'ici, c'est à cause de sa situation de carrefour entre l'Europe et l'Asie; c'est à cause de l'hypothèque écrasante qu'ont fait peser sur son histoire les appétits demesurés de ses voisins.

Aujourd'hui, l'Ukraine semble se trouver de nouveau à la veille d'une de ces compétitions sanglantes qui ont ponctué son histoire, mais d'une compétition infiniment plus tragique et plus radicale que toutes celles dont elle a été l'objet jusqu'ici : elle est l'enjeu suprême de la lutte sourde, mais tenace, qui dresse depuis cent cinquante ans les Germains contre les Slaves, et qui a trouvé sa formule la plus récente dans la lutte entre Komintern et Antikomintern, entre Hitler et Staline.

Cette opération se fera-t-elle? Et si oui, par où Hitler passera-t-il? Comment, avec quelles

forces et à la faveur de quelles circonstances? A quelles résistances se heurtera-t-il? Quels coups de théâtre précéderont le corps à corps? Gardons-nous de ce jeu si futile des pronostics.

Mais devant les ombres de plus en plus denses qui s'accumulent sur cette région de l'Europe, répétons l'apostrophe émouvante qu'un poète ukrainien adressait au tsar Alexandre III, vers le milieu du siècle dernier :

« *Laissez-nous nos prairies : laissez-nous nos steppes!*

« *A qui sont-elles, sinon à nous? Est-ce que leurs fleurs vous connaissent? Elles ne vous connaîtront jamais. Rien qu'à vous voir de loin elles se flétrissent.*

« *Chez nous les étoiles sont plus brillantes, le ciel plus profond et plus bleu que partout ailleurs. La steppe est illimitée, mais pas notre patience : Redoutez les colères qui s'amassent sous tant d'azur.* »

Mai 1939. »

A. *DOCUMENTS POLITIQUES ANNEXES*

relatifs à l'histoire des territoires ukrainiens, depuis 1917

I. UKRAINE SOVIÉTIQUE

Novembre 1917 :

Déclaration des droits des peuples de la Russie

« Tous les peuples de la Russie jouissent de l'égalité et du droit de libre disposition allant jusqu'a la séparation (d'avec Moscou) et la création d'Etats indépendants. »

2 mai 1918 :

Confirmation de l'autonomie de l'Ukraine par le Gouvernement central soviétique.

24 décembre 1918 :

Décision du Conseil central des Commissaires du Peuple supprimant l'autonomie de l'Ukraine, par suite de l'annulation du traité de Brest-Litowsk, et déclarant caduques les lois et ordonnances promulguées par les différents gouvernements ukrainiens.

18 mai 1919 :

Le président du gouvernement de la République Soviétique Ukrainienne, établie à Kharkow, parlant au nom des 12.800 membres du parti communiste

ukrainien (sur 35.000.000 d'habitants) proclame « l'adhésion spontanée de l'Ukraine à la Fédération des Républiques socialistes soviétiques. »

1919 - 1921 :

Conquête de l'Ukraine par les armées rouges.

1937 :

Constitution de l'U. R. S. S.

L'Union des Républiques socialistes soviétiques (U. R. S. S.) est une fédération de républiques socialistes égales en droit; elle est basée sur l'attachement spontané et libre des républiques à l'Union. (*art.* 13.)

Chaque république de l'Union possède le droit de se retirer librement de l'U.R. S. S. (*art.* 17.)

Chaque république de l'Union a sa Constitution, calquée exactement sur celle de l'Union. Les lois de l'Union sont applicables à toutes les républiques. Dans le cas où une loi d'une des républiques ne cadre pas avec une loi de l'Union, c'est la loi de l'Union qui l'emporte (*art.* 16).

Sont de la compétence de l'Union : la ratification des traités, les questions de guerre et de paix, le contrôle de l'application de la Constitution de l'Union, ainsi que celles des différentes républiques, la direction des forces armées de l'Union, le commerce extérieur, la protection de l'ordre et de la sécurité intérieure, la police, l'établissement des plans économiques de l'Union, l'établissement du budget et des impôts dans les différentes républiques, la direction des banques, des institutions industrielles et agricoles, des entreprises commerciales, les transports, la direction des affaires monétaires et du crédit, l'organisation des assurances d'Etat, l'émission et la garantie des emprunts, l'établissement des

principes directeurs dans le domaine de l'éducation, l'hygiène publique, les offices de statistiques, la législation du travail, le statut des tribunaux, le code civil et pénal, les lois sur les étrangers, le droit d'amnistie.

Tout ce qui n'est pas compris dans les compétences de l'Union, relève de la compétence des républiques (*art.* 14).

Les ordonnances du Conseil des Commissaires du peuple de l'Union, sont applicables sur tout le territoire de l'U. R. S. S. (*art.* 67).

Le conseil des commissaires du peuple de l'Union a le droit de suspendre et d'annuler les ordonnances des gouvernements des républiques (*art.* 69).

La défense nationale est un devoir sacré pour tous les citoyens de l'U. R. S. S. Tout acte tendant à affaiblir la défense nationale de l'Union sera puni de la façon la plus rigoureuse (*art.* 133).

Toute propagande empreinte d'un caractère racial ou entachée d'exclusivité nationale (séparatisme) est condamnée comme tendant à affaiblir la défense nationale de l'Union (*art* 123).

Mars 1939 :

Rapport du 18e *Congrès du parti communiste* (Moscou) :

« Les communistes mettent au premier plan, la lutte pour la réalisation du droit des peuples asservis par les Etats fascistes, à disposer librement d'eux-mêmes. »

1er mai 1939 :

Déclaration de Staline :

« Nous sommes pour le soutien des peuples victimes d'une agression et luttant pour l'indépendance de leur pays. »

II. UKRAINE POLONAISE
(*Galicie - Volynie*)

25 juin 1919 :

Le Conseil Suprême autorise les Polonais à occuper militairement la Galicie :

« En vue de garantir les personnes et les biens de la population paisible de la Galicie orientale contre les dangers que leur font courir les bandes bolchevistes, le conseil suprême des puissances alliées et associées a décidé d'autoriser les forces de la République polonaise à poursuivre leurs opérations jusqu'à la rivière Sbrucz. Cette autorisation ne préjuge en rien des décisions que le conseil suprême prendra ultérieurement pour régler le statut politique de la Galicie.

Signé : WOODROW WILSON, LLOYD GEORGE, CLEMENCEAU, ORLANDO. »

11 juillet 1919 :

Notification de cette décision au président de la délégation ukrainienne à la Conférence de la Paix :

« Le gouvernement polonais sera autorisé à établir un gouvernement civil en Galicie orientale, après avoir conclu avec les puissances alliées et associées un accord dont les clauses devront sauvegarder autant que possible l'autonomie du territoire ainsi que les libertés politiques, religieuses et personnelles de ses habitants. Cet accord reposera sur

le droit de libre disposition qu'exerceront en dernier ressort les habitants de la Galicie orientale, quant à leur allégeance politique. »

Mai-août 1920 :

Guerre polono-soviétique.

18 mars 1921 :

Traité de Riga entre la Pologne et les Soviets.

6 juillet 1921 :

Déclaration de Lloyd George à la Chambre des Communes :

« La Galicie orientale est aujourd'hui sous l'occupation militaire de la Pologne. Aucune décision n'a encore été prise concernant son statut politique définitif. »

27 septembre 1921 :

Résolution de l'Assemblée générale de la Société des Nations :

« La Pologne est seulement l'occupant militaire de la Galicie, dont la souveraineté demeure toujours réservée à l'Entente. »

26 septembre 1922 :

Redoutant une intervention anglaise, le gouvernement polonais fait voter à une grande majorité par la Diète de Varsovie une loi sur l'autonomie de la Galicie orientale. Cette loi institue les Voivodies de Lwow, Tarnopol et Stanislawow; elle prévoit la création d'une Diète autonome ukranienne; elle doit être réalisée dans un délai de deux ans.

15 mars 1923 :

S'appuyant sur la loi polonaise d'autonomie du 26 septembre 1922, la Conférence des Ambassadeurs reconnaît officiellement les frontières orientales de la Pologne :

« L'Empire britannique, la France, l'Italie et le Japon, signataires avec les Etats-Unis d'Amérique comme principales puissances alliées et associées du traité de Versailles;

Considérant qu'aux termes de l'article 87, alinéa 3, dudit traité, il leur appartient de fixer les frontières de la Pologne qui n'ont pas été spécifiées par ce traité;

Considérant qu'il est reconnu par la Pologne qu'en ce qui concerne la partie orientale de la Galicie orientale les conditions ethnographiques nécessitent un régime d'autonomie;

Considérant que le traité conclu entre les principales puissances alliées et associées et la Pologne, le 28 juin 1919, a prévu pour tous les territoires placés sous la souveraineté polonaise des garanties spéciales en faveur des minorités de race, de langue ou de religion;

Considérant qu'en ce qui concerne sa frontière avec la Russie, la Pologne est entrée directement en rapport avec cet Etat en vue de déterminer le tracé :

Ont chargé la Conférence des Ambassadeurs du règlement de cette question.

En conséquence, la Conférence des Ambassadeurs :

Décide de reconnaître comme frontière de la Pologne avec la Russie : la ligne tracée et abornée entre les deux Etats et sous leur responsabilité à la date du 23 novembre 1922 (suit la description).

Décide de reconnaître à la Pologne, qui accepte, tous droits de souveraineté sur les territoires compris entre les frontières ci-dessus définies, sous réserve des dispositions du traité de paix de Saint-Germain-en-Laye concernant les charges et obligations incombant aux Etats auxquels un territoire de l'ancienne monarchie austro-hongroise est transféré.

Fait à Paris, le 15 mars 1923 :

Signé : Eric PHIPPS, Romano AVEZZANA,
R. POINCARÉ, M. MATSUDA.

Le soussigné, dûment autorisé, déclare, au nom du Gouvernement polonais, accepter les dispositions ci-dessus.

Fait à Paris, le 15 mars 1923 :
Signé : Maurice ZAMOYSKI.

Depuis 1924 :

Ayant obtenu des Alliés la reconnaissance de ses frontières orientales, la Pologne n'applique aucune des stipulations de sa loi du 26 septembre 1922, instituant une autonomie en Galicie, loi qui a servi de base à la lettre de la Conférence des Ambassadeurs.

10 décembre 1938 :

Le groupe de députés ukrainiens élus à la Diète polonaise réclame l'application de la loi de 1922.

Février 1939 :

Le Gouvernement polonais refuse de reconnaître les vœux des minorités ukrainiennes et les déclare non fondés.

III. UKRAINE TCHÉCOSLOVAQUE
(*Ruthénie*)

23 juillet - 19 novembre 1918 :

Les émigrés ukrainiens d'Amérique, réunis en congrès à Homestead, puis à Scranton, sous l'impulsion des milieux tchèques qui entourent le président Masaryk, décident le rattachement de la Ruthénie à la future république Tchécoslovaque, sans consulter les populations ruthéniennes proprement dites.

12 janvier 1919 :

Un congrès national, réuni à Uzhorod, sous la direction de M. Zatkovic, leader des émigrés ukrainiens d'Amérique, confirme les décisions des congrès de Homestead et de Scranton.

10 septembre 1919 :

Le traité de Saint-Germain-en-Laye fixe les frontières de la Tchécoslovaquie et y incorpore la Ruthénie, ou Ukraine subkarpathique. Le traité contient les clauses suivantes :

« Les minorités ethniques jouiront d'une liberté et seront investies de droits égaux aux autres populations de l'Etat. Elles auront le droit d'utiliser leur langue propre et de posséder leurs écoles, ainsi que leurs institutions religieuses, culturelles et charitables (*art.* 2 à 8).

La République tchécoslovaque s'engage à considérer comme des lois fondamentales les principes

énoncés dans les articles 2 à 8 du traité. Elle s'engage à ce qu'aucune de ses lois ou de ses ordonnances ne soit en contradiction avec ces principes (*art.* 1) :

La Tchécoslovaquie s'engage à organiser le territoire des Ruthènes au Sud des Carpathes, dans les frontières fixées par les principales puissances alliées et associées, sous la forme d'une unité autonome à l'intérieur de l'Etat tchécoslovaque, munie de la plus large autonomie compatible avec l'unité de l'Etat tchécoslovaque (*art.* 10).

Le territoire des Ruthènes au sud des Carpathes sera doté d'une Diète autonome. Ladite Diète exercera le pouvoir législatif en matière de langue, d'instruction et de religion ainsi que pour les questions d'administration locales et pour tout autres questions que les lois de l'Etat tchécoslovaque lui attribueront. Le gouverneur des territoires des Ruthènes sera nommé par le président de la République tchécoslovaque et sera responsable devant la Diète ruthène (*art.* 11). »

29 février 1920 :

Ces principes sont incorporés à la Charte constitutionnelle de l'Etat tchécoslovaque. Celle-ci contient une loi réglant l'autonomie de la Ruthénie.

1920 - 1938 :

Aucune des dispositions du traité de Saint-Germain-en-Laye relatives à l'autonomie de la Ruthénie n'est respectée.

30 septembre 1938 :

La Ruthénie reçoit son autonomie au lendemain des accords de Munich, et prend le nom d'Ukraine subcarpathique.

14 mars 1939 :

L'Ukraine subcarpathique proclame son indépendance.

15 mars 1939 :

L'Ukraine subcarpathique est envahie par les troupes magyares et annexée par la Hongrie. Aucun statut spécial n'est prévu jusqu'ici pour les populations ukrainiennes de Ruthénie.

IV. UKRAINE ROUMAINE
(*Bukovine*)

12 novembre 1918 :

La Bukovine est envahie par les troupes roumaines.

10 septembre 1919 :

Le traité de Saint-Germain-en-Laye attribue la Bukovine à la Roumanie, et lui impose les mêmes clauses, relatives aux minorités, qu'aux autres signataires du traité.

18 décembre 1919 :

La conférence des Ambassadeurs fixe les frontières définitives entre la Bukovine (roumaine) et la Galicie (polonaise).

1920 - 1939 :

Les clauses du traité de Saint-Germain ne sont pas appliquées.

23 février 1939 :

Déclaration de M. Calinesco, vice-président du Conseil roumain, à *Paris-Soir* :

« Il n'y a pas de minorités en Roumanie. »

B

QUELQUES DONNÉES ÉCONOMIQUES

L'Ukraine s'étend sur les pourtours de la mer Noire, du Caucase aux contreforts des Carpathes. Elle était répartie de 1918 à 1939 entre quatre Etats :

U. R. S. S. : 773.400 km², 35.026.000 habitants.

Pologne : 132.000 km², 6.257.000 habitants.

Roumanie : 17.600 km², 1.100.000 habitants.

Hongrie : 14.900 km², 569.000 habitants.

1.340.000 Ukrainiens vivent, en outre, dispersés de par le monde, la majorité étant aux Etats-Unis d'Amérique (700.000) et au Canada (270.000).

Fleuves principaux : Le Kouban, le Don, le Donetz, le Dniepr, le Bug, le Dniestr, le San.

Villes principales : Kiev (700.000 hab.), capitale de l'Ukraine soviétique, Kharkov (655.000 hab.), Odessa (497.000 hab.), Dniepropetrovsk (380.000 hab.), Stalinograd (285.005 hab.), Vinnitza, Chernihov.

En Ukraine polonaise : Lwow (Lemberg), Stanislawow, Tarnopol.

En Ukraine roumaine : Kitchinev.

En Ukraine hongroise : Chust, Uzhorod.

Productions principales (statistiques pour 1937) :

Charbon	81.000.000	tonnes
Fer	21.000.000	tonnes
Manganèse	442.000	tonnes
Pétrole	22.664.000	tonnes
Aluminium	40.000	tonnes
Zinc	5.000	tonnes.
Etc., etc.		

Production agricole (pour l'ensemble de l'Ukraine) par an :

Blé	106.100.000	quintaux
Seigle	68.500.000	quintaux
Orge	56.700.000	quintaux
Avoine	33.200.000	quintaux
Millet	10.900.000	quintaux
Maïs	4.400.000	quintaux

Betteraves à sucre 111.000.000 de pouds (1 poud = 16 kg. 500).

Pourcentage de la production ukrainienne par rapport à l'ensemble de la production de l'U. R. S. S. :

Pétrole, 40 % ; charbon, 69,8 % ; fer et fonte, 70,6 % ; manganèse, 75 % ; soufre, 50 % ; ciment, 45,4 % ; acier, 63,3 % ; viande, 27,7 % ; sucre, 69,5 % ; graisses végétales, 33,3 %.

TABLE DES MATIÈRES

NOTE LIMINAIRE 9

I. *Des Origines à la Guerre mondiale* 17

II. *La Guerre et la Révolution* (1914-1921) . 45

III. *L'Ukraine soviétique* 71

IV. *L'Ukraine polonaise* 93

V. *L'Ukraine sub-carpathique* 101

A. DOCUMENTS POLITIQUES ANNEXES 111

B. QUELQUES DONNÉES ÉCONOMIQUES...... 123

IMPRIMÉ EN FRANCE,
POUR LES ÉDITIONS ALBIN MICHEL,
SUR LES PRESSES
DES ÉTABLISSEMENTS BUSSON,
A PARIS.
JUILLET MCMXLI

14e mille

Extrait du Catalogue

BENOIST - MÉCHIN

HISTOIRE DE L'ARMÉE ALLEMANDE

TOME I
DE L'ARMÉE IMPÉRIALE A LA REICHSWEHR
Un vol. in-8 de 412 pages, 4 cartes

TOME II
DE LA REICHSWEHR A L'ARMÉE NATIONALE
Un vol in-8 de 672 pages, 8 cartes

ÉCLAIRCISSEMENTS SUR MEIN KAMPF
LA DOCTRINE d'ADOLF HITLER
Un vol. in 16, de 192 pages

LA MOISSON DE QUARANTE
JOURNAL D'UN PRISONNIER DE GUERRE
Un vol. in-8, de 384 pages

L'UKRAINE
Un vol. in-16, de 128 pages

Éditions Albin Michel

RAMLOT et Cie — FRANCE